



pentagramme

Lectorium Rosicrucianum

Le chemin des Druides

L'École de sagesse de Pythagore

Une nouvelle opinion de Judas?

La quête des philosophes

Friedrich Schiller



JUILLET/AOÛT 2006

NUMÉRO 4



REVUE BIMESTRIELLE DE
L'ÉCOLE INTERNATIONALE
DE LA ROSE-CROIX D'OR
LECTORIUM ROSICRUCIANUM

Paraît dans les langues suivantes:

Français, allemand, anglais, brésilien*,
bulgare*, espagnol*, finnois*, grèque*,
hongrois, italien*, néerlandais, polonais*,
russe*, slovaque*, suédois*, tchèque*.

La revue paraît six fois par an

(* paraît quatre fois par an)

Rédaction

Pentagramme,
Maartensdijkseweg 1,
NL-3723 MC Bilthoven
e-mail: pentagram.ln@planet.nl

Administration et abonnement

- Editions du Septénaire
Rue Tourtel Frères,
F-54116 Tantonville, France
e-mail: editions.septenaire@wanadoo.fr
- Lectorium Rosicrucianum
CH-1824 Caux, Suisse
e-mail: admin@rosicrucianum.ch
- Lectorium Rosicrucianum v.z.w.
Lindenlei 12
B-9000 Gent, Belgique
Représenté par Mme. A. De Jongh
e-mail: secr.lectoriumrosicrucianum@skynet.be
www.rose-croix.be
- Lectorium Rosicrucianum
2520 rue de la Fontaine
Montréal, Québec H2K 2A5
e-mail: lectoriumrci@igs.net

Impression

Stichting RozeKruis Pers,
Bakenessergracht 5,
NL-2011 JS Haarlem, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com

© Stichting RozeKruis Pers
Toute reproduction est interdite sans
autorisation écrite préalable.

La revue Pentagramme se propose d'attirer l'attention des
lecteurs sur l'ère nouvelle qui a commencé pour le
développement de l'humanité.

Le Pentagramme a été de tout temps le symbole
de l'homme rené, de l'homme nouveau.

C'est également le symbole de l'univers et de son
éternel devenir, par lequel a lieu la manifestation
du Plan de Dieu.

Toutefois un symbole n'a de valeur que s'il devient réalité.
L'homme qui réalise le Pentagramme dans son microcosme,
dans son propre petit monde, se tient sur le chemin
de la Transfiguration.

La revue Pentagramme appelle le lecteur à opérer cette
révolution spirituelle en lui-même.

PENTAGRAMME

NUMÉRO À THÈME

QU'EST-CE QUE LA
PHILOSOPHIE ?

D'où partir si l'on veut arriver à un résultat
sur le chemin du développement de la
conscience ?

SOMMAIRE

- 2 QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?
- 3 SAGESSE DES DRUIDES ET DES BARDES
- 11 INTRODUCTION AU DRUIDISME
- 15 PYTHAGORE ET LA PENSÉE
- 22 UN SAGE
- 23 JUDAS L'ISCARJOTE, ÉVANGILE VRAI OU FAUX ?
- 30 PÉRIPLÉ PHILOSOPHIQUE EN QUÊTE DE LA VÉRITÉ
- 35 PLATON, L'ALLÉGORIE DE LA CAVERNE
- 37 UNE MAGNIFIQUE PROGRESSION INTÉRIEURE

28^{ème} ANNÉE N° 4

JUILLET/AOÛT 2006

A gauche : L'École d'Athènes. Au milieu Platon et Aristote. Au-dessous : Pythagore, fresque, 1510-11, peinte par Raphaël (1483-1520), Musée du Vatican, Rome.

Couvert : Détail d'un relief d'un bateau vikingois datant du 9^e siècle après J.-C., trouvé à l'île Gotland près de Stockholm (Suède).

Qu'est-ce que la philosophie ?

Le chercheur oscille sans arrêt entre la crainte et l'espoir, le savoir et le doute, la dénégation pure et simple et une ferme conviction. On a tendance à croire que cela aiguise la conscience, maintient son alacrité, son sens critique et son pouvoir d'investigation. On peut aussi imaginer que le chercheur dans cet état n'arrivera jamais quelque part. On ne sait jamais où aboutira une entreprise, elle peut évoluer de façon très inattendue.

D'où partir si l'on veut arriver à un résultat sur le chemin du développement de la conscience ? Faut-il déconnecter son esprit critique ? Le bonheur de sa vie et le salut de son âme dépendent-ils d'un maître, d'une institution, d'une croyance ou de telle ou telle orientation suivis au hasard ?

Est-il possible que l'incitation à la recherche soit un trait de caractère acquis si fort qu'il subsiste tout au long du chemin parcouru par le chercheur ? Que ce soit une capacité qui fasse passer de la simple recherche à l'« intuition pure » ; et qui, dans les moments critiques, veille à ce que l'on dise « oui », ou bien qui ne sache intérieurement pas s'il faut continuer sur le chemin entrepris ?

Ces questions n'ont pas cessé d'occuper les philosophes de tous les temps. Partis à la recherche de la vérité, ils ont profondément scruté les prétendues certitudes, diserté sur les forces que les hommes maîtrisent, sur la faible marge qu'il y a entre la « lutte pour l'existence » et le désir de l'âme. Ils ont décelé les pièges de la conscience inférieure, les nombreuses limitations rencontrées dans la nature, mais aussi les possibilités libératrices de l'âme. Car, souvent, ce que cherche le cerveau, c'est le cœur qui le trouve.

Voici le premier de deux Pentagrammes consacrés à la présentation de quelques-uns de ces penseurs ou systèmes philosophiques. Beaucoup sont parvenus à la vérité. L'élément chercheur dans l'homme est un trait de caractère du cœur qui, infailliblement, distingue le vrai du faux, l'authentique de l'inauthentique.

Sagesse des Druides et des Bardes



Les Druides guidaient et instruisaient les populations celtes dont la conscience, la culture et les formes sociales étaient tout à fait différentes des nôtres. Dans Flaming Door (la Porte flamboyante) Eléonore C. Merry définit de façon légèrement ironique les conditions nécessaires pour saisir leurs concepts :

Derrintaggart, Arc-en-ciel au-dessus du cirque de pierre à Castletownbere sur la presqu'île de Beara, Irlande. Le nom signifie « Lieu du chêne du prêtre » © Pentagramme

« Si nous, scientifiques modernes, nous n'avions ni la logique, ni l'arrogance de nos opinions, ni notre perplexité devant la mort, ni aucun autre savoir que celui des conséquences évidentes et implacables de nos actes ; si le sommeil était un éveil ; si les événements personnels dépendaient des décrets solennels et systématiques inscrits dans les étoiles ; si on pouvait lire l'histoire dans le sang de nos ancêtres coulant dans nos veines ; si notre tête sentait qu'elle était le modèle de toute la

terre portée sur nos épaules et balancée au rythme de nos mouvements, si notre cœur était l'image du soleil et nos poumons les ailes de la lune qui le protégeaient... oui, alors l'univers entier serait un puissant geste de l'esprit, nous évoluerions dans les rêves et visions des dieux, et la terre figurerait la table de pierre ou de bois où nos actions immortelles seraient gravées. »¹

Ce n'est qu'une approche. Les visions que les bardes et les druides recevaient du-



rant leurs cultes sont pour nous difficilement accessibles. A notre époque où tout est répertorié, les principes universels de leur mysté-

rieuse philosophie sont clairement exposés.

La sagesse des anciens mystères druidiques consistait, pour une partie, à acquérir l'indépendance individuelle et la conscience de la matière dans la vie extérieure. Ce développement était primordial dans les siècles précédant l'avènement du christianisme, tandis que, de nos jours, l'important pour nous est la dématérialisation, la rupture de nos attaches au monde extérieur.

Nous reconnaissons notre propension à devenir toujours plus conscients du monde matériel où nous vivons, en même temps que de notre désir d'y échapper. Il s'agit de l'antique mouvement descendant de l'incarnation sous la conduite des mystères druidiques, et de la tendance actuelle à se libérer de la matière elle-même. C'est un seul et unique aspect du principe universel de flux et reflux qui se vérifie sur tous les plans: l'expiration du souffle de l'éternité et le retour à la source.

Dans les écrits qui remontent, il est vrai, au début de l'ère chrétienne mais qui sont considérés comme dignes de foi par les spécialistes, il apparaît surtout que les druides avaient une intuition vi-

LE MONDE CELTIQUE

Betekenis van de nummers

- 1 - Armagh
- 2 - Tara
- 3 - Kells
- 4 - Clonmacnois
- 5 - Cruachan
- 6 - Emain Machae
- 7 - Man
- 8 - Iona
- 9 - Lindisfarne
- 10 - Caerleon
- 11 - Verulamium (St. Albans)





sionnaire, clairvoyante du Christ cosmique. Ils le nommaient «le Seigneur des éléments». Ceux qui ont étudié l'histoire des Celtes et leurs enseignements spirituels s'accordent sur une chose: les sources romaines les concernant sont le plus souvent tendancieuses. En effet, il s'agit de l'histoire écrite par les vainqueurs, et les vainqueurs ont toujours raison – jusqu'au moment où des sources authentiques émergent pour nuancer leurs comptes-rendus, d'où apparaissent des réalités très différentes.

S'agissant des Celtes, l'une de ces sources est le *Bardass*, notation d'un enseignement oral des bardes du Pays de Galles. Comme toutes les sources de l'antique sagesse, elles étaient uniquement orales. Ce n'est qu'après les premiers siècles chrétiens que les bardes, en collaboration avec les moines, les mirent par écrit. Les versions qui nous sont connues ont été élaborées à partir des premières versions écrites. Sur certains points le contenu est christianisé, mais non au préjudice de la sagesse originelle qu'on peut encore y déceler.

Dans le *Bardass* il est question de Manou, le «fils des trois cris». Manou reçut une impression de la parole créatrice, il entendit le nom de Dieu: «Quand Dieu eut prononcé son nom, cette parole fit surgir la lumière et la vie, car avant cela il n'y avait pas de vie sauf celle de Dieu lui-même. Son nom une fois exprimé, alors jaillirent la lumière et la force vitale, ainsi que l'homme et toutes les choses vivantes. Et Manou contempla

le jaillissement de la lumière, sa forme et son apparition sous l'aspect de trois colonnes et du son éclatant provenant des rayons lumineux: entendre et voir ne faisaient qu'un dans la fusion d'une forme et d'un bruit. Et de cette union d'une forme et d'un bruit sortait la vie, et l'union de ces trois représentait la puissance, la puissance de Dieu le Père. Or comme ces unions finissaient par ne faire plus qu'une seule, Manou comprit que chaque voix, chaque son, chaque vie et être, chaque vue et vision, ne faisait qu'un avec Dieu même, l'infiniment petit n'était rien d'autre que Dieu».²

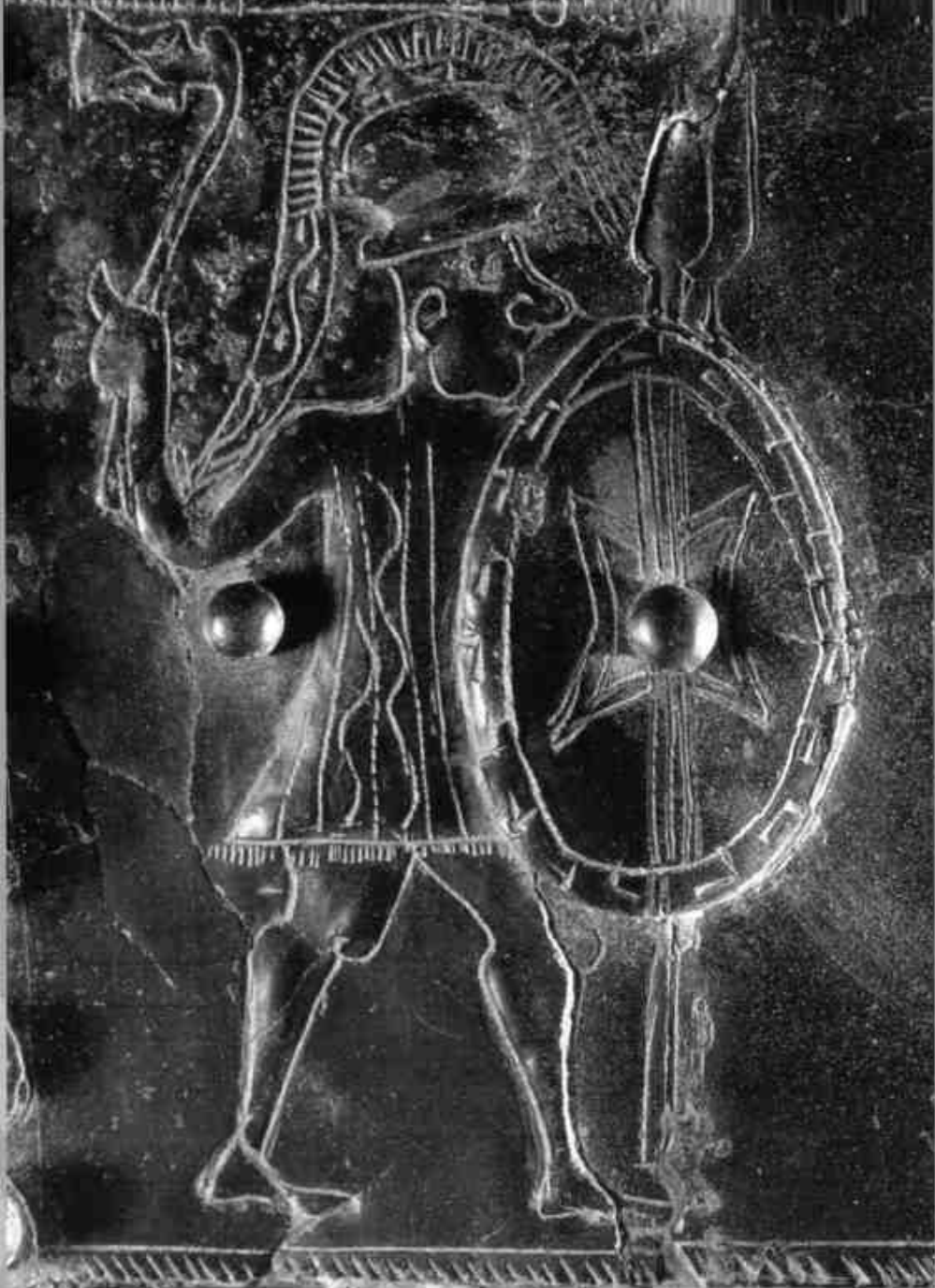
Deux choses apparaissent là: l'unité d'où afflue la multiplicité. On rencontre cette notion d'émanation dans beaucoup de traditions: le flux, à partir d'une seule source, de tous les êtres, de toutes les formes et de tous les phénomènes. Suivant la tradition du Pays de Galles, la perception et le son apparaissent ensemble, ensuite l'application en lettres et symboles, puis la compréhension du son et de la parole, la musique et la poésie. En résumé, une différenciation toujours croissante sans disparition de l'unité. Il n'y a aucune rupture dans la création, «même l'infiniment petit n'est rien d'autre que Dieu lui-même.»

Le plus important, en second, est l'allégorie des trois colonnes. A l'audition du son originel, Manou entend trois notes et voit trois lettres. Mais il contemple aussi des signes qui passent: «Le signe O donné à la première colonne, le signe I à la deuxième, celle du milieu, et le signe W à la troisième. D'où surgit le mot OIW,

Pag. 4: Les divinités celtiques sont souvent représentées sous forme de triades, comme l'enseignement. Ce bas-relief de la déesse-mère en trois personnages avec du pain et du lin symbolise la surabondance de la vie (Ulster Museum).

En haut, droite et gauche: Dolmen et cirque de Carrowmore, Sligo, Irlande.

Au milieu: Dolmen, The Burren, County Clare, à l'ouest de l'Irlande, considéré comme une tombe et le dolmen le plus connu de ce pays. D'après la plus ancienne légende, La fuite de Diarmid et de Grainne (déesse du blé), ces deux personnages dormirent dans ce lieu lors de leur fuite devant le héros mythique Finn Mac Cool (Pentagramme).



autrement dit : c'est par ce mot que Dieu manifesta sa création : vie, force, éternité, universalité. En même temps il fit connaître son amour, car immédiatement, en un éclair, vint à la vie l'univers entier, dans une seule et unique sonorité jubilatoire accompagnant la proclamation du nom de Dieu, en un seul et unique chant de ravissement et d'amour.»

Cette éblouissante image séculaire montre les colonnes qui s'élèvent, symbo-

les que l'on retrouve dans d'autres traditions. Pensez par exemple aux colonnes de force et de sagesse de la doctrine juive, qui se trouvaient à l'entrée du temple. Dans la tradition celtique ces deux colonnes étaient nommées « Art » et « Connaissance », elles contenaient toute la sagesse des Mystères antiques. Cette sagesse, Hermès Trismégiste, sage de l'Égypte ancienne, l'avait aussi gravée sur deux colonnes.

La troisième colonne, celle du milieu, est celle de l'amour. Tandis que la création entière se réclame des deux colonnes de côté, à droite et à gauche, son et lumière, art et connaissance, force et sagesse, au milieu se dresse l'amour qui enflamme tout, faisant retentir un grand cri général et rassemblant tout en une immense fusion lumineuse. Nous retrouvons cela, par exemple, dans la tradition judéo-chrétienne : le Christ, manifestation de la force d'amour, ne vient pas dit-il pour briser la loi (juive) mais pour la parfaire. La sagesse et la force s'unissent dans l'amour.

« L'accomplissement de cette vérité inhérente à ce vieil écrit forme le cœur et l'essence de la mythologie celtique – et, en réalité, de tous les mystères de l'existence. Partout règne la triade. L'être humain peut se placer chaque fois en tant que troisième, par rapport à deux autres. »

Quant à l'homme, il reçoit la mission d'unir l'art, la science et la religion en lui-même ; s'il réalise cette unité, elle rayonnera dans la société et la civilisation. Il s'agit donc bien plus que d'une réconciliation entre ces deux extrêmes que sont l'art et la science. Ici on entrevoit une autre source de la mythologie celtique, et c'est le sujet du récit intitulé « Le trésor d'Annwin » (ou « L'insondable abîme »). Ce poème du barde Taliésin – dont le nom signifie « le front rayonnant », qualification d'un homme éclairé – conte un voyage en bateau le long de sept espaces fermés (cirques ou sanctuaires, « caers », dans le texte). Le bateau est mené par douze hommes plus un treizième au milieu : Arthur. C'est non seulement l'image de la légendaire Table Ronde,

mais aussi et surtout celle du zodiaque avec le soleil en son centre. Dans le poème, les douze constellations zodiacales reçoivent la visite des douze planètes.

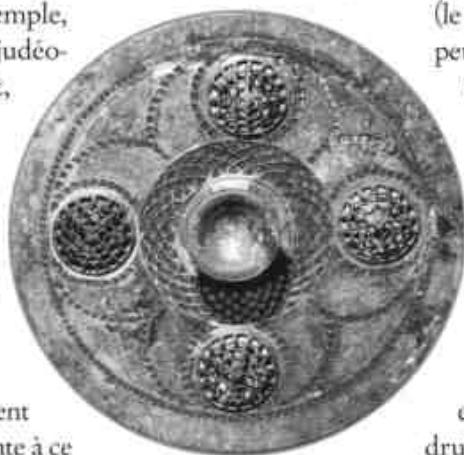
Le chemin des druides et des bardes comportait trois phases : le départ à partir des constellations fixes, la traversée des sphères planétaires, l'accès au monde des

éléments. Tout comme Taliésin (le rayonnant), un vrai barde peut dire qu'il est trois fois né : « Trois fois je suis né.

C'est le sujet de ma méditation. Il est triste que l'homme ne se mette pas à chercher toute la connaissance du monde accumulée dans ma poitrine. Car je sais tout ce qui a été et tout ce qui sera. » Un

druide, un homme qui est passé par les trois initiations, fait chaque nuit pendant son sommeil le voyage conscient, aller et retour, dans les trois sphères (celles des éléments, des planètes et des étoiles) avant de se réveiller. Le sommeil est donc pour lui un éveil et la mort ne l'effraie en rien.

Le druide ou barde, initié dans les Mystères et devenu clairvoyant, éprouve qu'il est lui-même un modèle miniature de l'univers. Il semble regarder du haut en bas le grandiose « instrument cosmique » dans son ordre septuple et dodécuple. De là, pour les druides, provient aussi la connaissance de tous les règnes inférieurs, il apprend, par exemple, les secrets du magnétisme terrestre, également ceux des influences des constellations et des planètes sur le corps humain et le règne végétal : il en tire une forme d'art médical. Les bardes entendent les mélodies et harmonies des mondes supérieurs. Ce n'était pas leur personnalité inférieure qui jouissait de ces musiques célestes mais leur vrai « soi ». Ce grandiose aspect de



A gauche : Guerrier gaulois, plaque de ceinture provenant de Slovénie, IV^e siècle av. 400 J.-C. En haut : bouclier en bronze richement ouvragé comme il y en a de nombreux exemples.



Casque de parade, bronze et fer, or et corail, Agris, Charente, vers 400 av. J.-C., Musée Arch. et Hist. de la Charente, Angoulême.

leur être, transcendant la mort et uni au divin, était dénommé IAU, « le Jeune ».

Il s'agit là également d'une donnée universelle. Nous trouvons un nom comparable dans les *Stances de Dzyan* (traduites par Blavatsky): «Vois, O Lanou, l'enfant rayonnant des deux, la gloire éclatante et incomparable, le fils de l'espace sublime, et le fils de l'espace téné-

breux qui a surgi des profondeurs des grandes eaux sombres! C'est OEAO-HOO, le jeune. Il brille comme le soleil. Il est le flamboyant dragon divin de la sagesse.»

A notre époque, cette perspective présente un retournement complet. Nous sommes arrivés au point le plus bas de la matérialisation, de la densification,



et le chemin de retour, de l'élévation, passe par les quatre éléments ou pierres de construction (au sens figuré) à travers les sphères planétaires jusqu'au monde des étoiles fixes du zodiaque. Si nous suivons ce chemin initiatique, nous rétablirons l'antique splendeur de l'homme microcosmique. Pour le druide, le barde, le voyage plongeait dans les profondeurs du *Trésor d'Annwïan*. Avant de descendre dans «la prison de Gwair», son corps doit être «en bon ordre», donc en accord avec les lois cosmiques. Le juste, affirme un texte qui se lit comme le compte-rendu d'une initiation, «traîne la lourde chaîne bleue», il est soumis aux souillures et à la pesanteur inévitables de l'existence corporelle (le sang). Il entre dans le monde, appelé ici «Vediwid». Sa descente doit maintenant bien le préparer. Il fait pour la première fois l'expérience de sortir de lui-même et de se porter en avant afin de «connaître le monde», de s'unir lui-même au monde pour en éprouver la réalité spirituelle et non tomber dans l'illusion de sa nature physique. Autrement la «vive épée flamboyante» se lèvera contre lui et il ne franchira pas le seuil de la conscience spirituelle.

Chargé du «butin», du trésor de l'expérience, Taliésin s'en retourne enfin dans les mondes supérieurs mais sous un

autre nom : Elphin, «le fils des hommes». En lui vit Taliésin, l'esprit immortel, le microcosme. Elphin était peut-être temporairement séparé de Taliésin, mais ce n'était qu'en apparence. En conséquence de sa destinée terrestre, il a été pris au piège et retenu prisonnier, mais Taliésin le délivre – alors Elphin hérite de sa destinée céleste et se tourne de nouveau vers l'être spirituel en lui. A la fin, Taliésin chante son épouse Elphin, son âme. Il entre dans la salle où il va chanter, et les vingt-quatre bardes font silence devant le génie qui entonne son hymne.

En haut : fragment d'un calendrier celtique, Coligny, Ain, 11ème siècle av. J.-C. Les Celtes divisaient l'année en cinq cycles, un système complexe fondé sur le rythme du soleil et de la lune, et avaient une connaissance avancée des astres et de leur mouvement.



En bas : Divinité gauloise portant un sanglier sur la poitrine et un œil supplémentaire sur le côté. Le sanglier était le symbole du roi/guerrier, l'œil le symbole de la connaissance des deux mondes. (RMN/Man)

Le nombre vingt-quatre évoque pour nous la symbolique universelle : dans la tradition chrétienne gnostique ce nombre désigne les « vingt-quatre vieillards », représentant les deux fois douze signes du zodiaque qui apparaissent une fois au cours de la descente – les anciennes lumières – et une deuxième fois au cours de l'élévation sur « le chemin des étoiles » – les nouvelles lumières du firmament intérieur.

Son chant mêle alors merveilleusement ce qui date du christianisme et de l'époque antérieure :

*Johannes l'Enchanteur
j'ai été désigné par Merdinn (Merlin)
et finalement tous les rois
m'appellent Taliésin*

*J'étais avec mon Seigneur
dans les sphères supérieures
quand au fond de l'enfer
tomba Lucifer*

*J'ai porté la bannière d'Alexandre,
je connais le nom des étoiles,
celles du nord et du sud
j'étais sur la croupe du cheval
d'Elie et d'Enoch
Je pendais à la haute croix
du fils béni de Dieu.*

*J'étais à Canaan
quand on tua Absalon,
j'étais dans la salle de Don
avant que naquît Gwydion (Mercure ou
Hermès)*

*J'étais dans le ciel
Avec Marie Magdeleine
Je reçois mon inspiration
du Chaudron de Ceridwen.*

Tout être humain est un « fils des hommes », un Elphin. En chacun Taliésin attend de pouvoir le libérer. Alors Elphin

ressuscite de la personnalité terrestre et redevient le fils des dieux qu'il a toujours été, ce qu'il avait oublié. Il reprend son nom d'initié : Taliésin. Elphin-Taliésin représente l'humanité. Le poème « Royal Cadeir » résume le sujet brillamment :

*« Au terme de nos épreuves
beaucoup disparaîtront
l'âme de feu
traversera les nuées
avec les enfants des Séraphins
ta nuée s'élèvera
et ce sera
la libération d'Elphin. »*

¹ Eleanor C. Merry, *The Flaming Door*, 1936.

² Ibidem

Introduction au druidisme



Il y a un monde entre les fantaisies romantiques et les témoignages documentés fournis par les chroniqueurs des temps anciens et les historiens. A propos des druides, des relations excentriques parlent de vieillards majestueux aux longues barbes et cheveux ondulés qui, rayonnant de lumière dans les forêts de chênes, récoltaient le gui, prophétisaient et, sur des autels de pierre, les dolmens, offraient des sacrifices. La réalité est différente, sans doute plus sobre mais tout aussi fascinante.

Pour commencer, le mot druide n'a aucune relation avec le mot chêne, idée acceptée sans preuve. La raison en est que Pline l'Ancien, dans *Hist. Nat. XVI, 24*, parle de la vénération que les druides avaient pour cet arbre : « Jamais ils ne célèbrent un rituel sans une branche de chêne. » On en a conclu que leur nom venait du mot grec « drus » (chêne) et certains s'en tiennent toujours à cette explication. Mais c'est une erreur. Les mythologies nordiques assimilent toujours l'« arbre » à la « connaissance ». Pline parle d'arbre et non de chêne. On peut établir que les druides, « hommes des arbres », signifient « hommes ayant la connaissance », du mot indo-européen « wid » qui veut dire « sagesse ».

Les druides jouaient un rôle dans les sociétés dites celtiques. L'ensemble de ces populations vivaient dans les régions qui s'étendaient de la Hongrie jusqu'aux îles britanniques, des plaines du Pô



Nous retrouvons les Celtes sous ce même nom en Angleterre, Pays de Galles et Hibernie (Irlande), sous le nom de Gaëls en Ecosse et de Gaulois en Gaule. Suivant leurs traditions, ils avaient colonisé dans l'antiquité « une terre vierge ». Vers 1800 avant notre ère, le druidisme avait à sa tête le patriarche Hu Gadarn (Stonehenge), un contemporain d'Abraham. Les Celtes ne consignaient rien par écrit, pas même les questions religieuses. Dans la construction des autels n'entrait aucune partie métallique. C'était le « royaume de pierre » de la Bible. On peut se faire une image de leur exode grâce aux monticules de pierres en forme de pyramide - cairns - que l'on suit du Moyen-Orient jusque dans l'ancienne Bretagne, autrement dit de leur pays d'origine près de l'Euphrate (3 mille ans avant notre ère) jusque dans leurs nouveaux habitats, l'actuelle Grande Bretagne, l'Irlande et la Gaule vers le début de notre ère.

Suivant la tradition, le premier tumulus fut élevé par Jacob en signe de son alliance avec Laban. « Jacob prit une pierre et il la dressa pour monument. Jacob dit à ses frères : Ramassez des pierres. Ils prirent des pierres et firent un monceau, et ils mangèrent, là, sur ce monceau. Laban l'appela Jegar-Sahaduta, et Jacob l'appela Galed. Et Laban dit : Que ce monceau serve aujourd'hui de témoignage entre moi et toi ! C'est pourquoi on lui donna le nom de Galed. » (Genèse 31, 45-48) La construction de monticules de pierre était une habitude religieuse des Hébreux et des Celtes, ils témoignaient de leur alliance avec leur Dieu Unique et Invisible ainsi que de leur foi indéfectible en lui.

P. II: Grès étrusque, stèle, Bologne. Le motif le plus bas montre le combat entre un cavalier étrusque et un guerrier gaulois.
À droite: Martin Linnartz, *Gui sur un chêne*. (Crayon, 1981).

jusqu'à l'embouchure du Rhin, et de l'Europe orientale et de l'Asie mineure jusqu'en Afrique du Nord, Espagne et France. Dans le *De Bello Gallico*, César dit: « Les druides étaient les gardiens de la religion, ils offraient des sacrifices et donnaient un enseignement. Ils formaient de nombreux jeunes gens et, très vénérés, leur jugement était décisif dans les conflits. Ils rendaient la justice et faisaient les lois, ils résolvait les disputes relatives aux héritages ou aux frontières, ils distribuaient sanctions et récompenses. Si un individu ou un groupe ne voulait rien entendre, ils l'excluaient des pratiques religieuses. Il est évident que, pour les Gaulois, c'était la sanction la plus sévère... Les druides ne participaient habituellement pas aux guerres et ils ne recouraient pas aux armes... »

Le terme « druide » sous-entendait toute une gamme de dignités et de pouvoirs spécifiques. Les druides étaient légistes, prêtres, poètes, exerçaient l'art de bien parler, etc. Les auteurs grecs et latins les qualifient en premier lieu de philosophes puis de magiciens, de clairvoyants ou de « chanteurs et poètes ». Diodore de Sicile affirme qu'aucun rituel sacrificiel n'était pratiqué sans la présence d'un druide « spécialiste en philosophie ». Les auteurs antiques parlaient toujours avec étonnement



des druides sans jamais les confondre avec de primitifs sorciers. Diviciacus dans *De Divinatione*, 1,40, écrit :

« Le druide prétend connaître les lois de la nature, ce que les Grecs nomment physiologie ; il possède le pouvoir de percevoir et d'expliquer les signes et de prédire l'avenir. » Hippolyte dit dans *Philosophumena* 1,25 que les druides étudient en profondeur l'enseignement de Pythagore, et Clément d'Alexandrie dans les *Stromata*, 1, XV,71 affirme que Pythagore avait reçu non seulement l'enseignement des brahmanes mais aussi celui des druides. Ils étaient comparables par leurs doctrines, leurs études, leur art poétique et leur législation. Le point de départ du droit celtique était identique à celui de l'Inde antique. Myles Dillon, professeur de celtisme à l'université de Dublin, fait un parallèle stupéfiant entre Indiens aryens et druides irlandais.

Dans l'ancienne Grèce, on s'étonnait que ces « barbares » (à l'époque, dénominations de tous les peuples à l'exclusion des Grecs et des Romains) eussent un système philosophique important et des traditions philosophiques et religieuses d'un niveau si élevé du point de vue intellectuel et spirituel.

César dit des Celtes : « Les druides enseignent que les âmes ne disparaissent pas mais qu'elles passent d'un corps dans un autre. » Les druides se tiennent aux côtés du roi avec qui ils gouvernent. Dans la société celte, le temporel, l'état, est au service de l'éternel, la sagesse druidique. Chez les Romains, et plus tard dans l'Église romaine, c'est l'éternité qui est au service du temporel. En dehors des historiens romains, les documents et anciennes traditions datant des premiers siècles du christianisme de l'ancienne Bretagne (l'Angleterre), de l'Ir-



lande et du Pays de Galles, nous apprennent aussi beaucoup de choses sur le sujet.

L'origine du christianisme et les événements des premiers siècles se présentent de façon totalement différente de ce que l'Église veut bien nous faire croire. Les toutes premières informations sur les Celtes nous sont parvenues par Jules César, Dion Cassius, Tacite, Suétone et les écrivains romains plus tardifs. Selon les versions disponibles, il semble tout à fait impossible de qualifier de « barbare » la civilisation hautement développée de la « Bretagne ». Diodore de Sicile (90-20 avant J.-C.) caractérisait ainsi ses habitants : « gens cultivés, courtois envers les étrangers... loyaux, intègres et bien éloignés des ruses de certaines personnes qui sont parmi nous ; ils se satisfont de nourritures ordinaires et n'aspirent ni au luxe ni à la richesse. » Des échanges culturels et culturels intenses avaient lieu

Le gui

Le savoir des druides relatif à la flore et à la faune, et leur utilisation à des fins médicales des herbes et végétaux sont impressionnants et fondés sur une connaissance profonde de l'être humain. Ces « hommes dotés de connaissance » vénéraient le gui, non pour en faire soi-disant des « potions magiques ». C'était pour eux, à côté d'une plante médicinale importante, le symbole de la vie supérieure. Le gui ne touche jamais terre, il puise sa force vitale dans des arbres centenaires, souvent le chêne, poussant dans de grandes forêts passant pour sacrées aux yeux des druides.

Le gui n'est pas une plante parasite au sens littéral de ce mot. Il puise l'eau du chêne sans mettre celui-ci en danger : en fait, il élabore lui-même sa nourriture grâce à la fonction chlorophyllienne.

Ces sages et ces prêtres qui connaissaient le pouvoir médicinal du gui le considéraient comme un don du monde supérieur, le monde des vivants, le don du « Cercle de Gwynfyd ». Le gui n'est pas soumis aux changements de saison : ses baies mûrissent l'hiver, elles échappent à tout ce qui est déterminé par les cycles terrestres, elles sont de forme ronde et poussent, pourrait-on dire, en direction du bas comme du haut, autrement dit, leurs germes ne croissent pas exclusivement vers le haut comme toutes les autres plantes. Le gui tend à la perfection, il ne semble pas terrestre, il a une relation spéciale avec la lumière. Les druides voyaient dans le gui un témoignage palpable de l'aide divine offerte aux hommes entraînés dans le circuit des expériences.

Cette petite plante de rien grandit dans les immenses forêts qui à l'époque couvraient des milliers d'hectares, lieux où la rumeur des luttes tribales pénétrait à peine, où régnait un silence infini porté par le bruissement du vent, où ne pénétrait pas la violence des civilisations montantes et décadentes. Les grives picorent les fruits du gui et, du fait de leur prompt digestion, elles en dispersent les graines sur d'autres arbres. Ou bien elles frappent du bec des branches où les graines restent collées, et c'est ainsi que le gui se répand d'arbre en arbre.

Savons-nous encore comment en confectionner une pommade particulièrement efficace ? On l'utilisait aussi en remède contre le « mal sacré », l'épilepsie. Les druides ignoraient qu'il contenait *polipeptides*, *visotamine*, *biogène aminocholine*, mais savaient bien qu'il faisait baisser la tension, empêchait la croissance des tumeurs parce que susceptible de conserver lumière et chaleur vitale. On comprend donc pourquoi ces sages, hommes et femmes, dotés d'une compréhension transcendant le temps et l'espace ainsi que d'une grande prescience du cosmos, considéraient cette plante comme un don, un remède universel provenant directement du « plan de l'infini » ou, comme on l'appelait à juste titre, du « du Pays des Vivants ».



entre Romains et Celtes.

Chez les druides il fallait traverser trois phases initiatiques

avant d'accéder aux Mystères. On disait que ceux qui arrivaient au bout de la troisième phase avec succès étaient « renés ». Accédant ainsi aux enseignements que les prêtres druidiques conservaient depuis la plus haute antiquité, on considérait que les initiés étaient alors l'objet de la « faveur spéciale des dieux ».

C'est parmi ce groupe qu'on choisissait les chefs religieux et politiques celtes. Ils révéraient aussi une « madone » portant un enfant dans les bras et, le 25 décembre, célébraient la naissance du fils de Dieu. Pour les druides, la croix et le serpent étaient des symboles sacrés.

A la venue des Romains, les Celtes avaient déjà deux mille ans d'histoire. Leur fondement était la triade : « Tout homme à trois devoirs : vénérer Dieu, agir avec droiture envers tous, mourir pour son pays. »

Les druides étaient avant tout des aristocrates de sorte qu'ils exerçaient littéralement la « prêtrise royale ». L'ordre comprenait principalement les rois, les princes et les nobles. Leur autorité et leur influence étaient immenses. Ils pouvaient infliger les pires sanctions. Celle qu'on craignait le plus, un genre d'excommunication, frappait dans deux mondes : le monde présent et celui à venir. Les temples druidiques étaient circulaires, ouverts sur l'extérieur par les côtés et sur le dessus. Leur

forme représentait la coupole céleste, aucun métal ne devait y entrer. Un « cromlech » (pierre d'adoration) servait d'autel, et une pierre évidée, de bassin pour l'eau de pluie « sacrée » et inviolée qui y était directement recueillie. Ils ne célébraient aucun culte avant le lever du soleil ou après son coucher. La forme circulaire des temples symbolisait aussi le cycle éternel de la nature, et les voies d'accès avaient certaines fonctions symboliques et souvent la longueur de sept milles.

Les institutions druidiques de l'ancienne Bretagne, au premier siècle, comprenaient plus de soixante universités comptant environ 60.000 étudiants. Pour acquérir la sagesse des druides, il fallait en moyenne vingt ans. Ces écoles et universités avaient un statut tout à fait comparable au nôtre et beaucoup choisissaient d'y faire leurs études. D'après des sources grecques et romaines, il semble que les nobles et les riches d'Athènes et de Rome y envoyaient leurs enfants pour y étudier le droit, les sciences et la religion.

Les tentatives de Rome pour mettre résolument fin si possible à cette supériorité prouvent que ses dirigeants en étaient tout à fait conscients. Ils n'y réussirent qu'après 325, lorsque l'état et l'Église conclurent une monstrueuse alliance. Mais déjà les arrêtés d'Auguste et de Tibère visaient clairement à annihiler le druidisme pour la raison que les fonctions de prêtre exercées par les

druides auraient été la cause, entre autres, de rébellions et de trahisons.

SOURCES :

- T. Bushby, *The Bible Fraud*, The Pacific Blue Group, Austr., 2001
- G. Herm, *The Celts*, Weidenfeld & Nicholson, Londres, 1976.
- P. F. W. Huijs, *Als a bovenaardse rivier*, Haarlem, Rozekruis pers, 2001.
- J. F. Jowett, *The drama of the lost disciple*, Covenant Pub, Londres, 1963.
- J. Markale, *Le Druidisme, Traditions et Dieux des Celtes*, Payot, Paris.



Pythagore et la Pensée



Pythagore (582/70-496 av. J-C) est originaire de Samos, une île au large de la Turquie actuelle. Il voyage beaucoup et se rend en divers lieux mystérieux de l'ancien monde (Egypte, Babylonie, Crète, Grèce) où il reçoit des initiations. En 520, il va à Crotona, en Italie du sud, où il fonde une Ecole, une Fraternité, qui comptera jusqu'à deux mille disciples, parmi lesquels six cents initiés des deux sexes. L'Ecole est établie sur des bases simples: orientation sur la loi spirituelle, la non-lutte, l'harmonie en toute entreprise avec le soutien de la musique, l'astronomie, la géométrie, et l'amitié (l'unité de groupe). La voie qu'il a définie est décrite dans «*Les Vers d'Or*». Cette Ecole est à l'origine d'un culte et d'un rituel mystique dédié à Apollon, le dieu solaire de la Sagesse et des beaux-arts.

Les dissensions entre les élèves et l'hostilité du monde extérieur ont abouti à ce que, dès la mort de Pythagore, l'Ecole et la Fraternité ont cessé d'exister. Cependant, l'énergie qu'il libéra ainsi que son enseignement perdurèrent dans les siècles et influencèrent de nombreux penseurs parmi lesquels Platon et Plotin qui en firent le fondement de leurs Ecoles respectives.



rer le cosmos entier : voilà une tout autre approche que celle du célèbre théorème, lequel est d'ailleurs très antérieur à Pythagore. Pour lui, le nombre est le principe qui fonde la nature divine et la nature terrestre, principe d'ordonnement, considéré qualitativement et non plus seulement quantitativement.

LA DOMINATION DE LA PENSÉE RATIONNELLE

Au cours des temps, la liaison entre les deux sortes de pensée se défait. Certains philosophes donnent l'avantage à la pensée rationnelle. Emmanuel Kant (1724-1804) alléguait, voici deux siècles, que l'homme ne serait pas en mesure d'exercer une pensée spirituelle, faculté de reconnaître Dieu et la sagesse divine, et qu'il doit se limiter à la connaissance des choses accessibles à la pensée rationnelle. Kant déterminait avec une admirable acuité les limites de l'intellection et démontra que celle-ci ne peut appréhender des idées telles que Dieu, la liberté, l'immortalité, etc., et ne peut non plus faire la preuve de l'existence de Dieu. En cela, il a sûrement raison. Mais a-t-il aussi raison de refuser définitivement la possibilité d'une pensée spirituelle, la possibilité de connaître Dieu et ses attributs ? Selon lui, l'homme ne peut approcher Dieu par la pensée, tout au plus, selon son expression, par « la loi morale en moi ». Il entend par là que l'homme peut concevoir entièrement l'existence de Dieu, de la liberté, de la morale. N'est-ce pas l'indice d'une faiblesse due à l'activité de l'étincelle d'Esprit ? Mais observer la loi morale intérieurement ne vaut pas la certitude acquise au cours de la contemplation de Dieu par la pensée spirituelle.

Selon Pythagore, seule l'aptitude à la pensée spirituelle, intuitive, fait de l'homme un homme véritable, un Manas. Seule l'intelligence intuitive


donne à l'homme de comprendre son origine en Dieu, sa place dans l'univers, son état de chute, le but de son existence, et la voie pour y atteindre. Les *Vers Dorés* font une description précise du chemin spirituel. Pythagore dit : « Montre ton courage, car divine est la lignée des mortels, et la nature qui révèle le sacré nous enseigne toute chose. »

L'intelligence rationnelle aide l'homme à dominer la nature et à rendre son existence moins difficile. Mais quand il rejette la pensée spirituelle et se tourne exclusivement vers le monde phénoménal, il en arrive à se sentir perdu comme un grain de poussière dans l'univers, en butte à la contingence de la vie et ballotté dans son flot cahotique. Cette forme de pensée est à l'origine de tout ce qui est advenu. Elle est une menace pour la nature et pour l'homme quand, sûre d'elle-même, elle opprime la pensée spirituelle.

LA SUBORDINATION DE LA PENSÉE RATIONNELLE

Si Pythagore vivait de nos jours, il éprouverait le plus grand respect pour les avancées de la biogénétique, fruit de la pensée rationnelle. Il verrait ses conceptions renforcées et que le monde des phénomènes est magistralement ordonné jusque dans ses moindres détails selon des structures numériques. Il pensait que le Créateur, dans sa sagesse, crée les archétypes en soi, tout comme la pensée produit des idées. Ces prototypes sont comme des germes et, suivant des lois précises, amènent les créatures à ressentir et à devenir conscientes d'elles-mêmes et de Dieu en elles. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. De même qu'en haut, dans le monde divin de l'harmonie et de la beauté, domine la loi et le nombre, de même en va-t-il en bas, dans le monde des phénomènes.

Aussi empli de respect qu'il eût été,



EXTRAITS DES VERS DORÉS DE PYTHAGORE

Ne commencez rien sans invoquer la bénédiction des dieux. Pensez avant d'agir pour ne rien entreprendre d'insensé. Seul un fou agit sans réflexion. Ne faites rien que vous ne compreniez, et apprenez ce qui vous est nécessaire. Ainsi votre vie sera-t-elle heureuse. Quelles que soient les souffrances que vous réserve le destin au nom de Dieu pour vous éprouver, supportez-les avec patience et sans laines. Efforcez-vous d'améliorer votre vie, et songez que le destin n'envoie rien d'insurmontable aux hommes justes. Quoi que vous obteniez, restez fidèles à mon enseignement. La guérison de l'âme peut vous préserver de nombreux malheurs.

Ayez à cœur d'apprendre à dominer vos passions ; commencez par la cupidité, puis continuez par l'indolence, la sensualité, et enfin la colère.

Que vos yeux fatigués ne se ferment avant de vous poser trois questions : qu'ai-je fait ou non ? Qu'ai-je fait de mal ? Ai-je fait ce que je devais ? Revoyez tous vos actes, du premier au dernier. Si vous avez mal agi, payez-en des regrets en esprit. Si vous avez bien agi, réjouissez-vous. Et gardez courage : les hommes sont d'origine divine ; telle est la sainte nature qui leur dévoile les secrets les plus profonds ; le divin n'a aucune place sur terre, plus la nature de l'âme y correspond, plus celle-ci est pure et sainte. Les théologiens et prêtres antiques témoignent que l'âme, à la suite d'une sanction, a été liée au corps, où elle est ensevelie comme dans un tombeau. Tout ce que nous voyons quand nous sommes éveillés est mort, et rêve quand nous dormons.

Que la raison, ce don divin, soit votre guide suprême. Là où la compréhension est juste, œuvre le divin ; là où elle est mauvaise, œuvre le mal. En vous dissociant du corps mortel et vous élevant dans l'éther, vous devenez dieux incorruptibles et immortels ; la mort n'a plus aucun pouvoir sur vous.

Les Vers Dorés ont été recueillis dans l'antiquité par Jamblique et proviennent des enseignements de Pythagore conservés par un certain nombre de ses élèves. Marcel Ficin, qui traduisit le Corpus Hermeticum, les publia en 1490, après quoi il en parut de nombreuses éditions.

Pythagore aurait rejeté toute manipulation inconsidérée des lois de la nature. L'idée ne lui en serait même pas venue, sachant que chaque particule, par exemple le gène d'une plante, est étroitement liée à toutes les autres. Celui qui intervient dans les processus naturels, ignorant de ces interactions, perturbe le cours des choses et fait obstacle au déroulement du grand plan établi par le Créateur.

Pythagore aurait soigneusement étudié la théorie de l'évolution. Il aurait admiré l'infinie diversité des animaux et des plantes, preuve de l'inépuisable richesse de l'imagination divine. Il se serait plongé dans l'étude des lois de l'évolution : mutation et sélection. Il n'aurait certainement pas considéré ce développement comme l'œuvre d'un hasard aveugle. Il aurait conclu que l'activité divine dans la nature utilise la mutation et la sélection pour favoriser le développement de ses créatures.

Et quelle joie eût été pour lui d'observer que, dans le domaine de la physique nucléaire, la structure de l'atome obéit aux lois de la mesure et du nombre qui ordonnent tout et reflètent la sagesse du Créateur. Il n'aurait nullement éprouvé le besoin de se livrer à la fission nucléaire, d'autant moins qu'on en ignore encore les conséquences sur l'ordre de la nature.

La pensée rationnelle doit être réfrénée, même si c'est contraire à sa nature. Seul un cœur doux, bienveillant et ouvert, peut livrer passage à la vaste pensée spirituelle. Le cœur qui est en liaison avec le monde spirituel calme la pensée rationnelle. La pensée spirituelle donne, seule, un sens à l'existence humaine et indique le chemin de la réalisation.

LE MENTAL, INSTRUMENT NEUTRE

Pythagore insiste sur le fait que l'homme doit réfléchir.

Il s'exprime ainsi dans les Vers Dorés :

« Deviens autonome en faisant tes propres expériences et engage-toi aussi vite que possible sur la voie spirituelle. »

« Etudie d'abord et vois ce qui est utile à ta compréhension et ce qui est préjudiciable : si tu fais le mal, sois dans la crainte si tu fais le bien, réjouis-toi. A cela je réfléchis de toutes mes forces et j'aspire. Ainsi tu t'engages sur la voie de la vertu divine. »

« Le compas de la pensée oriente l'aspiration à la vérité. Suis-le, et ce que tu maintiens dans la Lumière ne sera plus dans les ténèbres ; ce que tu lis dans les livres et ce que les autres te racontent ne sont que des spéculations. Fie-toi à ton compas intérieur. »

« Si tu suis ainsi le chemin », poursuit Pythagore, « tu parviendras à la compréhension tant du monde divin que du monde terrestre. Tu te libèreras des passions impulsives et de la peur qui trouble le flux des forces intérieures, et qui faussent la vue en suscitant rêveries et illusions. La pensée rationnelle te donnera une vision claire du monde des phénomènes où tu te dirigeras intelligemment. Intelligemment signifie : de telle manière que rien n'entrave le développement spirituel, et avec une tempérance qui n'engendre aucune souffrance. »

L'INTELLIGENCE AU SERVICE DE LA PENSÉE NOUVELLE

La personnalité et l'intelligence se mettent au service de l'âme nouvelle. la pensée intuitive aplanit les obstacles :

« Place la juste compréhension au-dessus de tout et laisse-toi guider. Ainsi, quand tu quitteras ton corps pour rejoindre l'éther libre, tu seras immortel. »

Avant tout, Pythagore ressentait la condition de l'homme mortel : « Comme des galets roulés dans un torrent, les hommes subissent une douleur sans fin. » Il savait que la seule chose qui pût les aider à s'en sortir, était de trouver le chemin de

la libération.

Fort de la sagesse qui vient d'être exposée, Pythagore fonda une Ecole spirituelle. Après s'être entretenu avec différents groupes : des sénateurs, des enfants, des jeunes femmes, des jeunes hommes, il prononça quatre discours restés célèbres, destinés à chacune de ces catégories de personnes dont beaucoup se présentèrent comme élèves et intéressés. Il organisa une communauté où il dispensa son enseignement, et tint de nombreuses conférences dans la même orientation spirituelle et communautaire. Il faisait appel à la pensée intuitive de chacun car toute l'organisation devait s'accorder à la loi intérieure. La gradation et les étapes du chemin, la relation maître-élève, le contenu des leçons et des conférences, tout devait refléter l'harmonie, l'ordre et la beauté des lois spirituelles qui gouvernent l'univers. Une obéissance inconditionnelle à la loi intérieure déterminait les actes de Pythagore et de ses élèves. Tel est le point de départ de toute Ecole des Mystères, qui s'enracine en chaque cœur humain. « Quand on connaît parfaitement ces enseignements, on contemple l'essence des dieux immortels et des hommes mortels car elle pénètre et régit toute chose. »

Un sage *Le père de Pythagore était le marchand Mnesarchus de Tyr. Selon la légende, comme il avait porté son blé à la ville de Samos alors qu'y régnait la famine, il y gagna le droit de cité. Sa mère se nommait Pythais de Samos. Il avait probablement deux ou trois frères. Dans sa jeunesse il reçut une bonne éducation, et suivit des cours de philosophie, de poésie et apprit à jouer de la lyre. Avec son père il fit plusieurs voyages.*

Suivant certaines sources, Pythagore commence par demeurer un temps en Egypte puis, comme prisonnier de guerre, à Babylone (actuellement les environs de Bagdad) avant de revenir à Samos. De là il se rend à Crotona dans le sud de l'Italie pour y fonder une colonie entre 530 et 518 avant J-C. Il y établit une communauté philosophique et religieuse aux règles de vie austères et centrée sur l'enseignement des mathématiques.

Les articles de foi de cette communauté sont ainsi résumés par Pythagore sous forme de quelques axiomes :

- Au degré inférieur, il faut comprendre la réalité mathématique de la nature.
- L'étude de la sagesse, ou philosophie, doit servir à la pureté spirituelle.
- L'âme peut s'élever jusqu'à l'union avec le divin.
- Certains symboles (comme les nombres) sont articles de foi.
- Tous les membres de la communauté prêtent serment de parfaite fidélité et de total secret.

Dans cette communauté, les pythagoriciens pratiquent la philosophie et surtout les mathématiques. L'un des points les plus importants donnés par Pythagore à propos du monde est que tout peut se ramener à un nombre.

Les pythagoriciens considè-

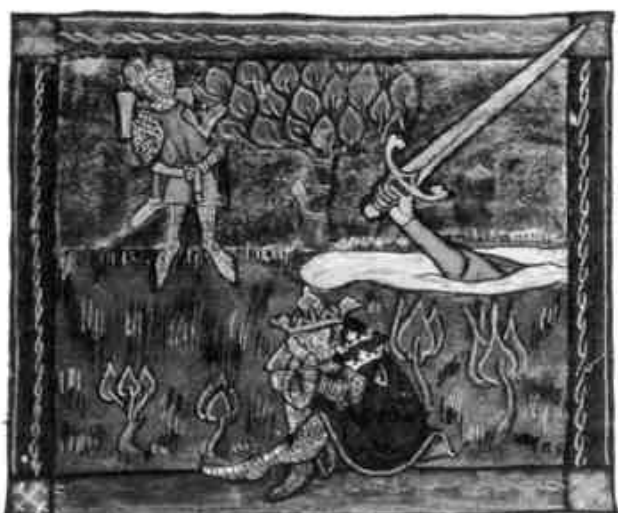
rent la théorie des nombres de façon plus ou moins métaphysique et l'appliquent à l'ensemble des choses. D'après eux, tout est ordonné suivant les nombres naturels. Le 2 représente l'homme et le 3, la femme ; loquiquement le 5 ($2 + 3$) représente le mariage. Suivant cet enseignement, la musique, l'harmonie et l'ordre numérique sont indissociablement liés. Le monde constitue une splendide œuvre d'art et Pythagore est le premier à employer le mot « cosmos », mot qui veut dire littéralement « parure », « œuvre artistique ». En astronomie, il enseigne que la terre est une sphère au centre de l'univers, que la trajectoire de la lune fait un angle avec l'équateur et que l'étoile du matin et l'étoile du soir ne sont qu'une seule et même planète, Vénus.

Un point important de la philosophie de Pythagore : l'immortalité de l'âme et son passage, après la mort, dans un autre corps, pas obligatoirement dans celui d'un être humain. Il ne veut donc pas qu'on mange de la viande, car il est alors toujours possible de manger ses propres grands-parents !

Etant donné le cinquième axiome — fidélité et secret absolu — on ignore si les concepts et les écrits du groupe de Crotona proviennent tous de Pythagore. Ils sont attribués au grand maître, mais on ne connaît pas d'écrits de

lui. Les leçons sont secrètes, personne ne doit en faire la notation. Les candidats doivent garder longtemps le silence et ne rien savoir des connaissances des initiés. Le respect du grand maître est si profond que si une proposition lui est attribuée, selon l'expression latine « ipse dixit » (lui-même l'a dit), cela en exclut toute discussion.

Malgré la clause du secret, de nombreux auteurs, au temps des Grecs et des Romains, parlent de Pythagore : non seulement les grands philosophes et scientifiques Aristote et Jamblique, mais aussi le poète Ovide, par exemple, que les idées de Pythagore fascinent. Dans les *Métamorphoses*, il le cite « Omnia mutatur, nihil interit » (Tout change, rien ne se perd), parole bien connue encore de nos jours.



JUDAS L'ISCARIOTE, ÉVANGILE VRAI OU FAUX ?

Importance de la connaissance de soi

Au premier siècle de notre ère, il y avait en circulation de nombreux évangiles, traités, révélations et autres écrits du même genre. Beaucoup sont des greffes de textes provenant d'Égypte ou même de l'Inde, d'autres datent de l'époque. Les sujets sont très divers allant d'écrits apocryphes comme *L'Évangile de Vérité*, *l'Évangile des Douze Saints* et *l'Évangile de Marie*, jusqu'à *l'Évangile des Arts magiques*, *L'Évangile de Jésus le Soleil*, *L'Évangile d'Hélène* (la mère de l'empereur Constantin ou peut-être la compagne de Simon le Mage), un *Évangile de Pierre*, *La Lettre de Sénèque à Paul*, sans compter trente-six rouleaux intitulés *Actes* écrits par un certain Fabricius. Les quatre Évangiles de la Bible furent composés plus tard par des auteurs inconnus dans le dessein de donner une assise à l'Église de l'époque. Tous ces évangiles

Évangile signifie « bonne nouvelle ». Le Nouveau Testament de la Bible judéo-chrétienne comprend quatre de ces évangiles, autant de récits mythiques ayant pour sujet principal la résurrection de l'homme ou retour de l'enfant prodigue. Ces écrits n'ont pas la moindre valeur historique, ils se rapportent exclusivement à divers processus spirituels et aspects de l'évolution de l'âme. Comme le dit Hermès à Tat : « Tu dois, ô âme, acquérir la véritable connaissance de ton être, de ses formes et aspects. Ne crois pas que ce que tu souhaites savoir soit en dehors de toi, non, toute la connaissance que tu veux obtenir se trouve en toi. »¹

n'ont pas été rédigés par des personnalités historiques ayant pour nom Judas, Jean, Marc, Luc, Thomas, Marie, Philippe, etc., il n'y en a aucune preuve. Les noms attribués aux quatre Évangiles canoniques dérivent de ceux des disciples de Jésus. L'Église « jeta sur le marché » ces textes en qualité d'originaux.

A Rome, vers 475, Théodoret, un presbyte qui avait la charge des pratiques ecclésiastiques, écrit à propos de tous ces manuscrits divergents : « Dans les églises, j'ai trouvé plus de deux cents évangiles distincts. Je les ai fait rassembler et mettre de côté pour les évêques, et j'ai mis à leur place les quatre Évangiles. »² Beaucoup d'autorités religieuses savaient que c'étaient des faux mais ils les qualifiaient de divins. On l'affirmait aussi publiquement. L'évêque Victor de Tunnunum (Afrique du Nord) qui mourut vers 569

Illustration française du XIV^{ème} siècle pour la Légende du Roi Arthur : l'épée Excalibur est rapportée au lac. Arthur git blessé à mort sur le rivage tandis que l'épée est jetée dans l'eau où une main féminine la saisit (British Museum).

déclare à ce sujet : « Sur ordre de l'empereur Anastase³ les saints évangiles furent changés et corrigés à Messalia car ils avaient l'air d'émaner d'un *idiota evangelista* (évangéliste ignorant). »⁴

UN GUIDE DE LA PSYCHÉ

On peut qualifier les textes gnostiques primitifs de descriptions des diverses étapes que traverse la conscience : croissance, compréhension et accomplissement, symbolisées par des noms de personnes, de régions ou de villes qui, outre leur signification usuelle, définissent les états intérieurs successifs par lesquels passe l'être humain. La voie de retour à l'origine divine ne se trouve pas en dehors de lui.

En bref, les évangiles font le tableau (du moins en partie) du chemin de l'homme égaré jusque dans sa vraie patrie, cela en trois phases intitulées : Jean, Jésus, Christ, autrement dit, l'homme purifié, l'homme-âme et l'homme-âme-esprit ou bien : évolution, accomplissement et résurrection, un chemin qui passe droit à travers toutes les résistances naturelles, intérieures et spirituelles. Qui-conque se demande franchement qui il est et qu'est-ce qu'il fait sur cette terre entend, au moment propice, la voix de sa conscience. Alors, dans la prison de la vie matérielle, l'étincelle divine trouve enfin de l'espace et la force de la lumière universelle que nous appelons Christ illumine le cœur. Tout être humain est pris de colère devant son emprisonnement, la colère d'Hérode qu'il porte en lui, mais il ressent aussi la force de Jean Baptiste et celle de Jésus.

Toutes les âmes humaines souffrent de l'oppression de la matière, mais elles doivent en chercher l'origine en elles-mêmes. Elles y voient des pharisiens et des docteurs de la loi, de nombreux aveugles, boi-

teux, mendiants et lépreux, elles y découvrent des publicains et des prostituées mais aussi un Pilate, un Saul, un Pierre, un Jean, une Marie ainsi qu'un Judas qui doit vendre Jésus. Pour celui qui sait lire, la signification des Évangiles se grave clairement dans son cœur. Mais qui est en mesure de comprendre, qui se connaît soi-même, qui perçoit sa vraie nature et son âme ? Qui possède cette richesse intérieure ?

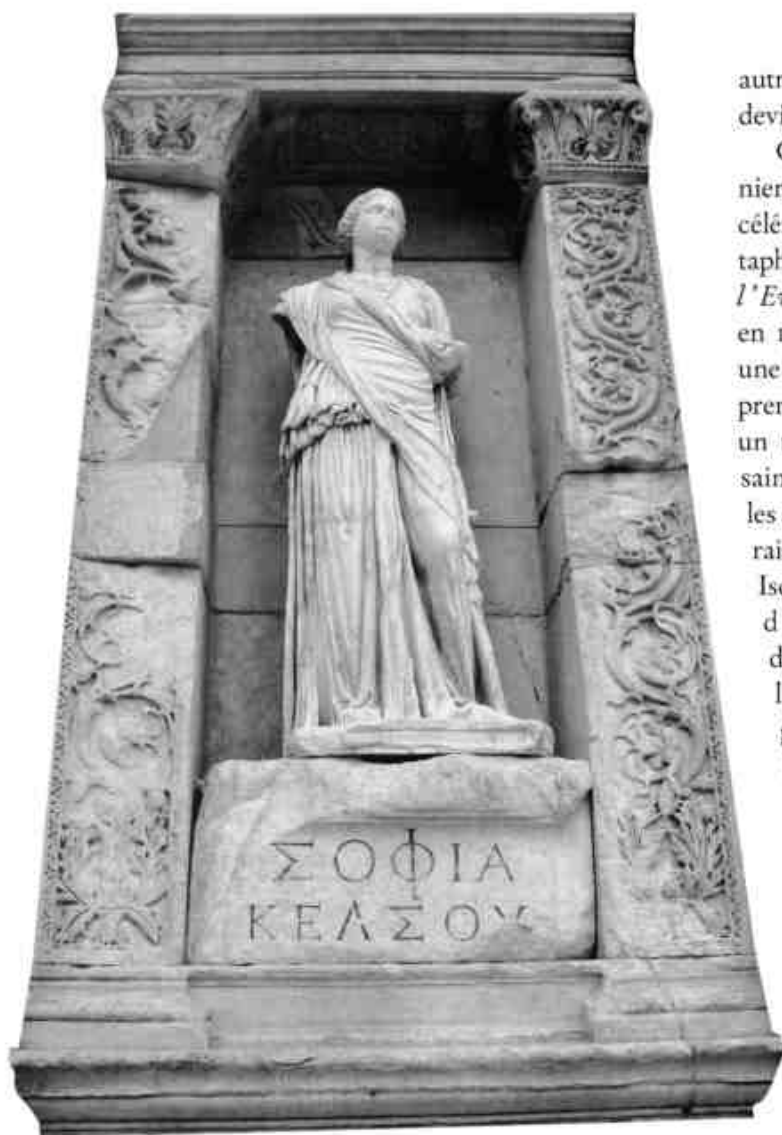
Il se peut que cet humble chemin d'expérience et de purification donne à la personne ordinaire, consciente d'être dépourvue de la connaissance originelle, la capacité de parvenir à cette compréhension, à cette maturité. Aujourd'hui il existe dans le monde chrétien, à côté des quatre Évangiles canoniques, de trente à soixante évangiles apocryphes parmi lesquels *l'Évangile de Judas* bouleverse une fois de plus le monde théologique. A en croire les déclarations des hebdomadaires et journaux, certains ont essayé d'exploiter cette découverte à leur avantage, découverte dont il faut dire qu'elle va à l'encontre de toutes les idées reçues. C'est un morceau de choix pour les théologiens. Officiellement, ce texte copte que les connaisseurs disent traduit du grec, a été découvert en Égypte vers 1975, après quoi, enjeu d'enchères fantastiques, il fit le tour du monde, marchandise aventureuse qu'une fondation américaine finit par acquérir en 2005. Juste avant Pâques 2006, il a paru sous le titre d'*Évangile de Judas*. En fait il s'agit bien d'une découverte importante. D'après son *Adversus Haereses (Contre les hérésies, 180 ap. J-C)* ce pourfendeur d'hérétiques qu'était Irénée connaissait certainement ce texte où il ne décèle qu'erreurs car il ne rentre pas dans la politique de l'Église alors en voie d'édification. *L'Évangile de Judas* était probablement connu vers 120 après J-C,

L'histoire de l'Église de Rome fait état d'une catégorie de personnages qu'elle nomme « Pères de l'Église », qui auraient été les auteurs, au cours des six premiers siècles de notre ère, des textes religieux conformes au catholicisme. Cette dénomination a été laissée à dessein dans le vague, car il est absolument faux que les apôtres aient transmis à ces hommes le véritable message de Jésus. C'est là pourtant un des dogmes de l'Église.

Durant les trois premiers siècles, l'église primitive n'était pas encore organisée et les dignitaires spirituels étaient appelés « presbytes », prêtres. Presbyte voulait dire à l'origine « vieil homme » ce qui équivalait à « sage ». On nommait les plus cultivés d'entre eux, sachant lire et écrire, « évêques », d'où dérive le mot « évêque ». Ils

étaient bien au-dessus des presbytes lesquels se contentaient de répéter des récits légendaires et, naturellement, en rajoutaient. Ceux qui savaient bien parler en public jouissaient d'une grande autorité. La transmission des Évangiles et de l'enseignement se faisait par voie orale comme dans l'Église d'aujourd'hui. D'après Celsus, au II^e siècle, les prêtres avaient rassemblé des recueils de dimensions variées où figuraient principalement des mythes et des récits fantaisistes, et ils discutaient de ceux qu'ils pouvaient lire en public. Celsus déclare : « Leurs minces livrets sont farcis de vieilles fables... auxquelles ils ne comprennent pas grand chose... Ils calligraphient ces non-sens sur parchemin... sans répit, et n'en finissent jamais. »





Représentation de Sophia (la sagesse), bibliothèque de Celsus à Ephèse (Pentagramme).

il s'agit d'un des nombreux manuscrits du tout début du christianisme banni par l'Eglise romaine.

A partir du christianisme mythique des origines on composa l'histoire d'un Jésus historique devenu un martyr et l'on présenta l'image d'un Dieu tout-puissant régnant dans le ciel. Ce n'était pas la première fois que la version du plus fort l'emportait. Tous les groupes gnostiques et hétérodoxes du début de notre ère furent poursuivis, éliminés, massacrés, et leurs écrits détruits ou accaparés. Or le christianisme des origines était tout à fait

autre que celui de l'Eglise de Rome qui devint officiel.

C'est ainsi qu'au milieu du siècle dernier, la vérité a réapparu à un rythme accéléré aussi bien de façon littérale que métaphorique. Un exemple en est fourni par l'*Évangile de Judas*, découvert sans doute en 1947 à Minieh en Moyenne Egypte : une vraie bonne nouvelle, qui nous apprend que Judas n'est manifestement pas un traître et montre que les prétendus saints Pères de l'Eglise ont dû manipuler les autres évangiles pour que cela n'apparaisse pas. Certains pensent que le mot Iscariote vient de Keriot (un lieu près d'Hébron), d'autres que Judas est né dans une lointaine région où vivaient à l'écart des Iscariotes ou Caïnites, un groupe de gnostiques juifs libres et isolés.

L'ENVOL DU SERPENT À PLUMES

En 1953 paraît à Mexico un ouvrage intitulé *El vuelo de la serpiente emplumada* (l'envol du serpent à plumes), qui jette sous forme de conte une lumière nouvelle sur la signification jusque-là difficile à comprendre de Judas l'Isariote dans l'épisode dramatique de la mort du Christ.⁶ Il ne le cède en rien, semble-t-il, aux textes récemment publiés sur Judas l'Isariote qui font tant de bruit. La question est de savoir si l'auteur de *El vuelo de la serpiente emplumada* a eu connaissance de ces textes. Citons quelques passages de cet ouvrage :⁷

« Jésus dit à Judas en parlant des autres disciples : ils dorment tranquilles car ils n'ont trouvé qu'une partie de ce qu'ils cherchent. Mais toi, Judas, tu n'as pas encore découvert ce qui te concerne. Ta coupe sera amère à boire, mais ta récompense grande dans le ciel. Une forte tem-

pête s'abattrà et les cœurs terrifiés seront troublés. Dans ta solitude, tu agiteras en tous sens ce qui te concerne et tu ne trouveras la paix que dans la joie du Seigneur, quand tu auras accompli la loi.» ...

« Jésus dit à Judas : Mon royaume n'est pas de ce monde. S'il en était ainsi, je porterais sur ma tête une couronne encore plus brillante que celle de Salomon. Mais tu me verras couronné comme le monde couronne tous les Fils de l'Homme. Ce jour-là tu pleureras, mais le flot de tes larmes

ne sera qu'un filet d'eau secret dans les profondeurs des fleuves. Un ruisseau qui, au lieu de couler vers la mer, mène à une source plus élevée que les cimes des montagnes. C'est dans ce courant que tu vis et c'est dans ce courant que tu feras ce que tu dois pour que d'autres puissent traverser le fleuve de la fatalité.» ...

« Une lumière indiciblement grande nous enveloppa (jusqu'à trois fois consécutives) et moi, Judas, j'entendis les gran-

Le mot grec « haeresis » évoque l'idée de prendre un parti, d'adhérer à une philosophie, mais sans charge émotionnelle, de façon neutre. Dans le Nouveau Testament il est employé au même sens neutre. C'est dans les premiers siècles qu'il devint péjoratif pour désigner des articles de foi déviant de la norme.

Le latin traduit ce mot par « secte » qui, actuellement en français, n'est pas toujours synonyme d'hérésie. Ce n'est qu'au Moyen Âge qu'apparaît le mot « ketter », hérétique, que certains rapprochent du mot « cathare » (pur). Il prit alors un sens religieux signifiant « contraire au catholicisme », c'est-à-dire à l'enseignement officiel et à la foi propagés par l'Eglise de Rome, ou même de tout autre système religieux établi.¹

dioses paroles de la vérité prononcées dans le royaume du ciel. Je m'agenouillai aux pieds de mon « rabbi » (maître) et prononçai ces mots : Maintenant je sais qui tu es. Mais mon rabbi posa sa main sur mes lèvres, me jeta un regard plein d'amour en me disant : Judas, bien-aimé de mon cœur, ne révèle rien de ce que tu as vu car mon heure n'est pas encore venue. Il est nécessaire que le destin s'accomplisse et que tu m'aides en cela. Il prononça, mais sans ouvrir la bouche, de belles paroles émanant de la vérité et qui restèrent gravées dans mon cœur.»

« Jésus dit : Judas, à partir de ce jour je t'appelle mon frère. Le monde aura cependant de la peine à comprendre qui tu es, en réalité et en esprit. L'heure est venue où je dois te laver les pieds. A l'égard des choses qui doivent arriver

bientôt chacun aura le choix de réagir de deux façons : en étant prêt à les accepter consciemment, ou bien en s'y opposant. L'homme préfère nier la vérité pour ne considérer qu'un seul aspect de Dieu. Dans son égarement il croit qu'il connaît Dieu en totalité. Mais toi et moi devrons accomplir ce qui est juste comme tout ce qui est juste vient du Père. Bienheureux celui qui peut comprendre ce qu'il y a maintenant dans ton cœur, Judas.»

« Sois béni, mon rabbi, Fils de Dieu. Car pour l'humanité tu représentes le « Oui » alors que moi je suis le « Non ». Je te vois maintenant telle la lumière qui dissipe les ténèbres. Tu te reflèteras à travers les ténèbres dans l'âme des humains afin qu'ils apprennent la voie à suivre et celle à éviter.»

« Rabbi, Rabbi de mon cœur, déjà je

vois la nuit tomber et comment je m'enfoncerai dans les ténèbres pour que les hommes soient sauvés. Tends-moi la coupe puisque c'est ta volonté et celle de ton Père qui est dans les cieux. Aide-moi à supporter l'agonie qui m'attend.»

«Et quand, en manière d'invite, Jésus me tendit de la main le morceau de pain trempé, je le pris. Ses yeux me regardèrent avec pitié et les miens étaient pleins de larmes parce que mon âme tremblait d'angoisse. Plein de compassion il me dit : «Ce que tu dois faire, fais-le promptement.»⁸

«On raconta par la suite que son sang était différent de celui de Jésus. Il était fait d'argile, de la matière terrestre, selon l'expression de la Genèse, chap.2. Dans son cœur il désirait que cette argile atteigne un degré de chaleur tel qu'elle devienne le pur récipient du grand mystère. Son cœur éprouva le baiser de l'éternité.»

Ces paroles écrites en 1953 sont étonnamment proches, par le sens, de celles de cet *Évangile de Judas* nouvellement découvert où Jésus dit à Judas : «Viens que je t'instruise des choses cachées que nul n'a jamais vues [...] Tu dépasseras tous les autres disciples car tu sacrifieras l'homme qui me sert d'enveloppe charnelle.»⁹

NÉCESSITÉ DE LA TRAHISON

Dans *La Pierre du Sommet*, mensuel qui précéda le *Pentagramme* actuel, Jan van Rijckenborgh déclare au cours d'un article consacré au Roi Arthur et aux douze Chevaliers de la Table Ronde, que l'un d'eux doit nécessairement jouer le rôle de traître. Ici, dans cette histoire d'origine pré-chrétienne, le traître est Mordred. Pour J. van Rijckenborgh : «il faut comprendre cet élément de la vie nouvelle et supérieure. Chacun doit transposer dans sa propre vie la légende de la Table Ronde de même que le drame chrétien.» Il poursuit : «Qui veut devenir un

Arthur, ou un homme-Jésus dans la pleine conscience de sa tâche et de sa vocation, alors qu'il est assis à la table avec les douze chevaliers d'Arthur ou les disciples de Jésus, autrement dit dans le cadre de sa vie où agissent douze forces, cet homme doit avoir le courage de dire à Mordred/Judas : «Ce que tu dois faire, fais-le promptement.» Car c'est bien Judas qui mène son Seigneur à Golgotha et qui se pend après son travail accompli, de même que dans la sagesse ésotérique la souffrance subie dans la douzième maison donne accès à la nouvelle naissance puis au bien supérieur dans la première maison. Le trait le plus caractéristique de la nature terrestre est l'instinct de conservation dont Mordred/Judas est un aspect. A quiconque se tourne vers la vie supérieure pour répondre à son désir de libération, l'un des douze chevaliers/disciples se présente comme intermédiaire, et la vie supérieure se laisse emprisonner, d'où résulte la mort de Mordred/Judas, la personnalité qui veut se maintenir. Dans la légende d'Arthur, ce dernier est blessé et il doit revenir à Avalon, mot qui veut dire «je reviendrai».¹⁰

Les chrétiens ordinaires attendent le retour du Christ dans un avenir lointain, mais ceux qui sondent les profondeurs de la divinité savent que ce retour dans les nuées du ciel est un événement quotidien cosmique et individuel dans le champ de respiration, lorsqu'il en appelle à cette force d'une manière ou d'une autre[...] Le concept de «table ronde» désigne un processus scientifique ésotérique où le candidat, grâce au douze paires de nerfs crâniens de son corps physique, devenu conscient de l'activité des douze forces de l'âme, se nourrit des douze pains de proposition et se prépare à invoquer la sainte force de l'Esprit afin qu'elle brise son être dialectique [...] Ainsi le mythe de la table ronde représente la rencontre du candidat avec ses douze disciples à une

étape bien déterminée de sa croissance spirituelle, une étape où retentit avec force et insistance la parole : « Ce que tu dois faire, fais-le promptement. »

Dans *La Parole Vivante*, Catharose de Petri interprète comme suit le mystère de Judas : « Plus vous croissez, plus vous prenez conscience de la force redoutable de l'illusion. De même que Judas trahit Jésus auprès des docteurs de la loi, de même l'illusion est une des douze forces sur votre chemin qui vous trahira sans cesse jusqu'à ce que vous pénétriez en profondeur son essence même. Alors, comme Judas, vous fuirez, délivré de sa néfaste influence, mais vous vous abandonnez à une nouvelle illusion pour collaborer à la délivrance de l'humanité dont vous faites indissolublement partie. Or si vous ne pouvez pas vous dissocier de Judas, si vous ne pouvez pas vous détacher de toutes les illusions, vous resterez à tourner en rond dans le cercle vicieux des douze possibilités de la vie. Néanmoins, si vous réussissez à vous en libérer, alors le chaînon manquant vous donnera la possibilité de parvenir à une spirale de vie supérieure. [...] Voici la plus grande victoire, à côté de la plus grande des désillusions. C'est cette lutte que doit vivre chaque enfant des hommes, s'il veut réaliser vraiment Jésus le Christ au plus profond de lui-même. »¹¹

Ce n'est donc pas un hasard si l'Évangile de Judas fait de nouveau surface de nos jours alors qu'en ce début de l'ère du Verseau, l'être humain doit démontrer s'il a découvert et compris dans son âme la connaissance véritable. Après 2000 ans l'homme semble de nouveau prêt à cela. Peut-être devrions-nous dire que le temps est venu où il doit enfin s'en rendre compte. Mais ce n'est que dans sa vie intérieure quotidienne qu'il pourra être vraiment un disciple de Jésus le Christ, dévoiler en lui ce savoir secret et en vivre. Dans ce contexte il est important de compren-

dre qu'il nous est impossible de concrétiser l'impulsion de lumière divine du Verseau qui porte le nom de Christ, autrement que dans notre cœur, dans notre âme. Tant que l'humanité ne vivra que d'un christianisme extérieur, la signification du personnage de Judas restera, certes, un grand mystère.

NOTES :

¹ *Le châtiment de l'âme*, Hermès Trismégiste, Ed. du Septénaire, rue Tourtel Frères, 54116 Tantonville, France.

² Tony Bushby, *The Crucifixion of Truth*, Joshua Books, Maroochydore, Australie.

³ T. Bushby, *ibid.*

⁴ Interview du prof. Lodewijk Dros par Hans van Hoort, journal *Trouw* du 6 avril 2006.

⁵ Wikipedia.org/wiki/ketterij.

⁶ T. Bushby, *ibid.*

⁷ Armando Cosani, *El vuelo de la serpiente emplumada*, Editorial Yug, México, 1953. Traduction néerlandaise, *De vlucht van de gevederde slang*, Ankh-Hermes, Denventer, 1993.


⁸ Ev. de Jean, 13, 26.

⁹ *Évangile de Judas*, National Geographic Society, Flammarion, 2006, p.46 et p.59.

¹⁰ Allocution de J. van Rijckenborgh parue en partie dans le *Pentagramme* n°8 du mois d'août 1979.

¹¹ Catharose de Petri, *La Parole Vivante*, 1996, p.238, Ed. du Septénaire, Rue Tourtel Frère, 54116 Tantonville, France.

PÉRIPLÉ PHILOSOPHIQUE EN QUÊTE DE LA VÉRITÉ



Depuis que l'humanité dispose de la faculté de penser, son aspiration se tourne vers le vrai, le bien et le beau. Selon Platon, l'existence de l'humanité est fondée sur cette triple et haute idée du Bien supérieur. Nous pouvons aussi mettre cette quête sous forme de trois questions : *Qu'est-ce que « être » ? (ontologie), comment cela devrait-il être ? (éthique), comment cela se présente-t-il à nous ? (connaissance et esthétique)»*

Quand l'homme commence à être conscient de sa présence dans le monde, il vient un moment où il se demande: qu'est-ce que ce monde? quelle y est ma fonction? qu'y attend-on de moi? Il cherche la vérité de son propre «être» dans ce monde. Tôt ou tard, inévitablement, il en arrive à ces trois questions vitales: Qui suis-je? D'où est-ce que je viens? Où vais-je?

Les diverses religions ont tenté d'y apporter une réponse. Dans le monde entier, des maîtres ont essayé d'expliquer ce qu'ils percevaient d'une réalité supérieure. Les gnostiques montrent surtout le chemin à prendre pour avoir part, dès cette vie, à une réalité divine.

LA MÉTHODE DIALECTIQUE

La philosophie occidentale a toujours scruté les questions fondamentales par raisonnement intellectuel: «la méthode dialectique» décrite par Aristote. Depuis les Grecs jusqu'au XVIIIème siècle, la dialectique était considérée uniquement comme un genre de raisonnement dans lequel les oppositions servaient à atteindre la vérité. Cette méthode est caractéristique de la philosophie occidentale. A partir de certitudes non prouvées mais acceptées comme fondement et d'axiomes incontestables, l'on cherche, par le raisonnement logique, à extraire des conclusions aussi incontestables concernant ce qui «est» et ce qui «devrait être».

Ces axiomes constituent justement le problème. Quel est le point de départ? Au cours du

«Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.»

Blaise Pascal

«Les maladies dont nous souffrons ont leur origine dans la pensée.»

Teihlard de Chardin

temps nous voyons que bien des points de départ, différents ont été choisis. Où trouver une certitude indéniable? Dans la vie de tous les jours, par exemple, c'est ce que nous percevons directement, ce que nous voyons de nos propres yeux, ce que nous pouvons saisir de nos propres mains. Dans notre système judiciaire, par exemple, on attend des témoins qu'ils disent la vérité et rien que la vérité, sur la base d'observations sans équivoques faites au cours de certains événements.

LA GNOSE ET PLATON

Platon, que l'on peut considérer dans ses dialogues comme «le champion de la méthode dialectique», mettait déjà de grands points d'interrogation quant au degré de réalité de nos perceptions sensorielles. Dans son passage connu du dialogue de *Politeia* (La Cité) il dépeint comment les hommes en arrivent à prendre notre monde, le monde des ombres, pour le vrai monde. Sa conclusion est que le monde extérieur que nous percevons avec nos sens n'est pas la réalité, que c'est seulement le reflet d'une réalité supérieure. La seule chose qui existe vraiment est le monde des idées: une hiérarchie d'idées avec, au sommet, «l'unique Bien» qui est en même temps le bien, le beau et le vrai.

Il y a une certaine analogie entre les conceptions de Platon et, plus tard, celles des gnostiques. De même qu'eux, Platon voit que le but de

l'être humain est d'atteindre cette réalité supérieure par un processus de développement. Et il a donné à celui qui entreprend de passer par un tel processus le nom de « philosophe », accordant à cette notion une signification beaucoup plus large que nous ne le faisons actuellement.

Son élève Aristote, plus scientifique, un esprit conquérant qui se veut universel, classe toute la connaissance qu'il peut rassembler selon des principes logiques rigoureux. Il donne ainsi le ton à toutes les sciences et influence la philoso-

phie pendant des siècles. La différence avec Platon est frappante : là où Platon s'oriente plus ou moins poétiquement et avec amour sur un développement intérieur susceptible de mener au vrai, à l'*Unique Vérité*, Aristote se perd dans une multitude de systèmes logiques d'ensembles et de catégories.

Cette différence de démarche initiale est récurrente au cours de l'histoire. Nous voyons des gnostiques, qualifiés de néo-platoniciens ou non, qui aspirent profondément et consacrent toutes leurs réflexions à la découverte d'une réalité surnaturelle. Et nous voyons des philosophes qui se perdent dans des systèmes logiques soutenus par des raisonnements filandreux incapables de saisir l'entière vérité, la vérité qui embrasse de très nombreux domaines.

Les philosophes qui adhéraient au pouvoir de l'Eglise romaine suivaient souvent la méthode d'Aristote. En séparant le monde de la foi de celui du savoir, en s'arrangeant soigneusement pour que les conclusions ne contredisent en aucun cas les vérités de l'Eglise, un homme comme Thomas d'Aquin, par exemple, met au point des doctrines théologiques ingénieuses, tandis que, dans le sud de la France et en Italie, les derniers gnostiques sont exterminés de manière atroce.

LA CHOSE EST SÛRE: JE DOUTE

Après le Moyen-Age débute la philosophie dite « moderne », l'on tente une fois encore de trouver des réponses aux thèmes abordés par Platon, et il est de nouveau question des « fondements incontestables » sur lesquels établir une philosophie de la vérité. Après avoir mis en doute tout ce qui pouvait passer pour vrai, Descartes émet alors sa célèbre formule : « cogito ergo sum » (je pense donc je suis). En effet, dans le doute, il ne reste qu'une chose sûre : *le fait que je*

P. 30: Ruines de Milet dans l'ancienne Grèce (Turquie actuelle) recouvertes par les eaux pendant une grande partie de l'année.

A gauche: Triste Athéna, stèle, 470 av. J.-C., Acropole, Athènes.



doute. Mais en élaborant sa philosophie, Descartes s'empêtre en séparant lui aussi matière et esprit, autrement dit, malgré tous les doutes, en partant du principe d'un monde extérieur distinct du monde de la pensée..

En fait l'allégorie de la caverne (voir encadré) était remise sur le tapis. Et pendant plus d'un siècle nous voyons les penseurs se creuser la tête en se demandant: «Qu'est-ce que la réalité?» Sur ce, Emmanuel Kant arrive à une conclusion géniale mais qui fait perdre toute illusion en démontrant qu'il faut distinguer esprit et matière d'une manière totalement différente. Il est vrai qu'il part toujours du principe d'un monde extérieur, mais il démontre que c'est la conscience qui a la faculté de filtrer et de classer toutes les perceptions en sorte qu'elles cadrent avec les structures intellectuelles de l'observateur. L'idée de l'espace tridimensionnel et celle du temps sont les caractéristiques les plus importantes de l'intellect humain..

En réalité, cette vision de l'espace et du temps révèle les caractéristiques de la conscience qui perçoit mais non les propriétés des choses perçues. La réalité brute et concrète que nous pensons découvrir n'est qu'une représentation de notre conscience, la «*réalité de la conscience*», la «chose en soi» est elle-même insaisissable par la raison humaine.

LA «CHOSE EN SOI»

Ces conclusions de Kant inaugurent une nouvelle période de la pensée philosophique. Son œuvre tranche entre ce qu'on pourrait appeler le moderne et le contemporain. Jusqu'au jour d'aujourd'hui la question s'impose: «Qu'est-ce que la vérité si ce qui semble la réalité n'est que la réalité de la conscience?» A la suite de Kant, on tente de parvenir à mettre sur pied une philosophie intégrale transcendant les limites de la conscience espace-temps afin de saisir la réalité se cachant derrière la réalité de la conscience humaine, «la chose en soi».

Comme, par définition, on quitte ici le domaine du raisonnement logique, nous voyons les inter-

«La cœur sait, la tête ignore, est-ce la seule alternative?»

Stephen Sondheim

prétations religieuses et spéculatives se presser de répondre à la question. L'appel aux grands systèmes religieux et philosophiques s'avère dans ce contexte incontournable: ils auraient la réponse depuis longtemps et n'attendraient que la bonne question.

Hegel touche de près la pensée gnostique quand il suppose que, derrière ce qui est apparent, plane un esprit absolu qui prend conscience de lui-même à travers l'humanité. Il envisage la «dialectique» sur un plan particulier, pour lui ce serait le moyen d'acquérir une nouvelle intelligence des choses, une loi de la nature par laquelle les choses évolueraient sur des niveaux de plus en plus élevés. Bien que d'une grande beauté, cette philosophie dite spéculative et conçue par un allemand, a été rejetée parce que taxée d'inapplicable et de xénophobe. Pourtant la pensée de Hegel a exercé une grande influence, et pas seulement sur Marx, qui, avec le «matérialisme dialectique», replace l'évolution de l'humanité dans le cadre du monde matériel.

UNE DOUBLE DIALECTIQUE

J. van Rijkenborgh emprunte la notion de «dialectique» à Hegel sous l'influence du pasteur et professeur inspiré Arnold Hendrik de Hartog. Il fait cependant la distinction entre une dialectique inférieure et une dialectique supérieure. Pour lui, la dialectique inférieure constitue la loi fondamentale du monde extérieur où tout s'accomplit dans le champ de tension de ses aspects opposés. Alors que Hegel suppose une évolution toujours ascendante, pour J. van Rijkenborgh le caractère de la dialectique inférieure se présente sous le signe d'un mouvement répétitif sans fin, d'une roue tournant

sans répit dans un monde où le temps fait décliner et finit par pulvériser chaque développement en apparence meilleur ou supérieur.

A côté de cela il parle dans un sens plus hégélien d'une dialectique supérieure: d'un champ de développement où l'homme originel peut évoluer en tant que « pensée de Dieu » jusqu'à devenir un être divin conscient et autocréateur.

Après Hegel nous voyons apparaître une certaine lassitude chez les philosophes. Ils renoncent aux tentatives d'une philosophie générale qui donnerait une réponse aux thèmes avancés par Kant. Si tout le monde vit, semble-t-il, son propre petit fragment de réalité, sa propre vérité, son propre système du bien et du mal, les « grandes descriptions générales » de ce qui est et de ce qui devrait être ne servent à rien., tel est le message de ce qu'on appelle la philosophie post-moderne. L'axiome est ici: « La vérité n'existe pas ».

Le bien, le beau et le vrai se manifestent uniquement dans la réalité individuelle. Des vérités contradictoires peuvent être vraies au même moment et dans les mêmes lieux. On peut aussi fabriquer la réalité: les publicistes, politiciens et écrivains ont découvert qu'ils ont la capacité de créer quelque chose qui s'apparente à la réalité en bourrant la tête des hommes d'illusions, d'informations sélectives et de demi-vérités..

LA VÉRITÉ DÉPASSE LA COMPRÉHENSION

Nous sommes donc revenus au point de départ de Platon. La parole: « L'homme est la mesure de toutes choses » du sophiste grec Protagoras est de nouveau actuelle. Pourtant la recherche séculaire de la vérité a donné un résultat: la reconnaissance évidente, même du point de vue de la raison, qu'il y a beaucoup plus que ne saurait

jamais saisir le pouvoir intellectuel. Aucun système philosophique, ni aucun modèle imaginable de la réalité n'est absolu. Tous sont sans cesse rattrapés par de nouvelles conceptions. A partir de cette donnée, des possibilités totalement nouvelles apparaissent offrant chaque fois une toujours nouvelle liberté de pensée.

Voilà ce que le post-modernisme nous montre: nous n'avons pas à attendre une nouvelle philosophie élaborée par un certain philosophe. Aujourd'hui, nous devons comprendre que chacun a la clé dans ses mains, et la mission de partir à la recherche de sa propre vérité intérieure – qui s'avèrera être la vérité universelle. Car ce qu'on trouve à l'intérieur de soi est beaucoup plus fort que ce qui nous est imposé par quelque autorité. Il s'agit de vérités qui ne sont peut-être pas encore tout à fait évidentes, mais nous voyons à présent des groupes et des individus chercher partout, dans toutes les directions et si la recherche est ouverte et que chacun persévère, elle donnera certainement un résultat, comme le printemps qui, rien n'étant encore visible car le travail est souterrain, éclate un jour dans toute sa splendeur et que chaque fleur y contribue.

Platon, l'allégorie de la Caverne

Maintenant, représente-toi de la façon que voici l'état de notre nature relatif à l'instruction et à l'ignorance. Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, loin derrière eux ; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée : imagine que le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux, et au-dessus desquelles ils font voir leurs merveilles.

Je vois cela.

Figure-toi maintenant, le long de ce petit mur, des hommes portant des objets de toute sorte, qui dépassent le mur, des statuettes d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, et en toute espèce de matière ; naturellement parmi ces porteurs, les uns parlent et les autres se taisent...

Voilà un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

Ils nous ressemblent... Penses-tu que dans une telle situation ils aient jamais vu autre chose d'eux-mêmes et de leurs voisins que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ?

Comment, s'ils sont forcés de rester la tête immobile durant toute leur vie ?

Et pour les objets qui défilent, n'en

est-il pas de même ?

Absolument.

Si donc ils pouvaient s'entretenir ensemble, ne penses-tu pas qu'ils prendraient pour des objets réels les ombres qu'ils verraient ?

Nécessairement.

Et si la paroi du fond avait un écho, chaque fois que l'un des porteurs parlerait, croiraient-ils entendre autre chose que l'ombre qui passerait devant eux ?... Considère maintenant ce qu'il leur arrivera naturellement si on les délivre de leurs chaînes et qu'on les guérisse de leur ignorance. Qu'on détache l'un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser, à tourner la tête, à marcher, à lever les yeux vers la lumière : en faisant tous ces mouvements, il souffrira, et l'éblouissement l'empêchera de distinguer ces objets dont tout à l'heure il

voyait les ombres. Que crois-tu donc qu'il répondra si on vient lui dire qu'il n'a vu jusqu'alors que de vains fantômes, mais qu'à présent, plus près de la réalité et tourné vers des objets réels, il voit plus juste ?

Et si, enfin, lui montrant les choses qui passent, on l'oblige à dire ce que c'est, ne penses-tu pas qu'il sera embarrassé et que les ombres qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus vraies que les objets qu'on lui montre maintenant ?

Beaucoup plus vraies.

Et si on le force à regarder la lumière elle-même, ses yeux n'en seront-ils pas blessés ? N'en fuira-t-il pas la vue pour retourner aux choses qu'il peut regarder et ne croira-t-il pas qu'elles sont plus distinctes que celles qu'on lui montre ? Et si on l'arrache de sa caverne par force... et qu'on ne le

lâche pas avant de l'avoir traîné jusqu'à la lumière du soleil, ne souffrira-t-il pas vivement... et lorsqu'il sera parvenu à la lumière, pourra-t-il, les yeux tout éblouis par son éclat, distinguer une seule des choses que maintenant nous appelons vraies ?

Il ne le pourra pas, du moins immédiatement.

Il devra s'habituer à voir les objets... D'abord ce seront les ombres qu'il distinguera le plus facilement, puis les images des hommes et des objets qui se reflètent dans les eaux, ensuite les objets eux-mêmes. Après cela, il pourra, pendant la nuit, affronter la clarté des astres et de la lune et contempler les corps célestes et le ciel lui-même, plutôt que le soleil et sa lumière pendant le jour.

Sans doute.

A la fin, j'imagine, ce sera le soleil, et non les images réfléchies dans les eaux ou en quelque autre endroit, mais le soleil lui-même à sa vraie place qu'il pourra voir et contempler tel qu'il est. Après cela il conclura, au sujet du soleil, que c'est lui qui fait les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui, d'une certaine manière, est la cause de tout ce qu'il voyait avec ses compagnons dans la caverne.

C'est bien à cette conclusion qu'il arrivera.

Or donc, se souvenant de sa première demeure, de la sagesse que l'on y professe, et de ceux qui y furent ses compagnons de captivité, ne crois-tu pas qu'il se réjouira du changement et plaindra ces derniers ?

Certes.

Et s'ils se décernaient entre eux

honneurs et louanges, s'ils avaient des récompenses pour celui qui saisissait de l'œil le plus vif le passage des ombres, qui se rappelait le mieux celles qui venaient les premières ou les dernières ou celles qui allaient ensemble... penses-tu que notre homme aurait été jaloux de ces distinctions et des prisonniers ainsi honorés et puissants ? Ou bien, comme le héros d'Homère, ne préférera-t-il pas mille fois n'être qu'un valet de charrieur au service d'un pauvre laboureur, et souffrir tout au monde plutôt que de revenir à ses anciennes illusions et de vivre comme il vivait ? *Oui, il préférera tout souffrir plutôt que de vivre comme avant.*

Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et aille s'asseoir à son ancienne place : n'aura-t-il pas les yeux aveuglés par les ténèbres, alors qu'il vient du plein soleil ? Et s'il lui faut entrer de nouveau en compétition pour juger ces ombres avec les prisonniers qui n'ont point quitté leurs chaînes, alors que sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient accoutumés de nouveau à l'obscurité (ce sera assez long), les prisonniers ne riront-ils pas à ses dépens et ne diront-ils pas qu'étant allé là-haut il en est revenu la vue endommagée de sorte que ce n'est pas la peine d'essayer d'y monter. Et si quelqu'un tente de les délier et de les conduire en haut... ne le tueront-ils pas ?

Sans aucun doute.

Maintenant il faut appliquer cette image à ce que nous avons dit, comparer le monde perçu par les sens à la prison, et la puissance du soleil à la lumière du feu. Si tu considères la montée dans la

région supérieure et la contemplation de ses objets comme l'ascension de l'âme vers le monde intelligible, tu ne te trompes pas sur ma pensée... Dieu sait si elle est vraie. Pour moi, dans le monde intelligible, ce qui a une vraie valeur est perçu avec beaucoup de peine.

SOURCE :

D'après la traduction de *La République* de Platon, in : GF-Flammarion, Paris, 1966.

Une magnifique progression intérieure

Chaque perfection que je perçois devient mienne – Friedrich Schiller, *Theosophie des Julius*



Il est connu que la Réforme et plus tard les penseurs réformés avaient des idées plutôt rigides. Cependant, la «réalité objective» outrée, insensée proposée par les institutions religieuses ne peut jamais complètement tenir en laisse la nature humaine même sous la menace de terribles sanctions. Au commencement du XVIIIème siècle, l'influence religieuse qui régnait en grande partie s'affaiblit.

Sous les premières impulsions des temps nouveaux ce n'est plus l'Église – l'objet – qui importe, mais l'homme – le sujet – lequel veut comprendre non seulement son âme, mais aussi la création et même Dieu. On n'entend plus la parole de Dieu comme celle d'une «justice vengeresse», mais comme une douce réprimande intérieure. Les chercheurs du XVIIIème siècle désirent un «réalisme» biblique, un fil conducteur de leur comportement, et voient se profiler intérieurement (et parfois même extérieurement) le royaume futur. Des hommes comme Spener et Oettinger, qualifiés par la suite de «piétistes», s'abstiennent de parler de la nécessité du courage comme dans la rigide orthodoxie, et jettent de nouveau les yeux sur la réalité de l'être humain.

Le piétisme s'en tenait surtout à l'opinion que les actes doivent correspondre aux paroles. Il en ressort que le pasteur cultivé peut beaucoup apprendre d'une juste et pieuse lavandière, qu'un forgeron ou un charpentier peut en savoir plus sur Dieu qu'un spécialiste des religions, que de simples paysans passent pour de savants et saints théologiens et risquent d'être pris pour des érudits. Telle est la vision de quelques auteurs allemands. Le père du comte Zizendorf (1700-1760), un disciple du piétiste Spener prône «la religion du cœur» en fidèle de Jacob Boehme et institue ensuite le mouvement des Frères Moraves. Novalis (1772-1801) fait partie de ce groupe, et la mère de l'écrivain et historien Schiller (1759-1805) est une

adepte du piétisme. Schiller vit à une époque d'intense remise en question des idées et de la réflexion, et le piétisme se présente comme un mouvement protestant allemand cherchant à vivre un authentique et pur christianisme, jugeant que le péché est lié à la «nature», au vieil homme, et que la grâce engendre «la renaissance», le renouveau de l'être.

CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Schiller, fils d'un officier de rang inférieur, a, sur recommandation du prince, la possibilité d'étudier le droit et la médecine dans une école militaire. Il devient médecin militaire à Stuttgart. Inspiré par les écrits du Siècle des Lumières, il compose son premier drame, *Les Brigands*, une critique de la société. Il assiste en cachette à la première représentation qui a lieu en janvier 1782, laquelle lui vaut une peine de prison avec interdiction d'écrire autre chose que des articles médicaux. Schiller se rend compte qu'il ne peut vivre sous la tyrannie et s'enfuit avec un ami intime à Manheim. Alors commence une période de vagabondage durant laquelle des personnes qui le protègent subviennent à ses besoins matériels.

Un conflit intérieur travaille Schiller du fait de son mécontentement des rapports sociaux ; ce sentiment, en réalité, a duré toute sa vie. Néanmoins, cet écrivain et historien génial reste optimiste et toujours tourné vers le progrès de l'humanité. Cela ressort de sa devise : «Vis dans

Comme les Cathares avaient hérité leur nom de leurs adversaires, celui des disciples de Spener (1635-1705) a pour origine les sarcasmes et insultes de ceux qui les nommaient « piétistes » d'après le mot « pius » signifiant « pieux ».

le siècle mais ne sois pas sa créature ; sers tes contemporains en leur donnant ce dont ils ont besoin et non ce à quoi ils donnent du prix.»

Le Jeune Schiller demeure à Leipzig et à Dresde de 1785 à 1787 chez C.G.Körner, qu'il a connu pendant sa période de vagabondage. De trois ans plus âgé, celui-ci est devenu son ami intime et son maître spirituel. A côté d'une vaste culture générale, Körner a connaissance de ce qu'on appelle alors les arcanes ou sciences secrètes. On pense que Körner, à Leipzig, rencontre le légendaire comte de St Germain, sur lequel courent de mystérieuses histoires. Par Körner, Schiller entend parler de théosophie (théos = Dieu, sophia = Sagesse) ce qui lui inspire l'*Ode à la Joie*, que Beethoven met ensuite en musique et qui est aujourd'hui l'hymne de l'Union Européenne. L'aspiration à des idéaux élevés que Schiller imprime à ses drames reflète de façon éclatante l'esprit de son temps. Il est l'un des premiers à comprendre le nouveau désir de liberté individuelle et il considère de son devoir de faire partager cet idéal à tous les humains.

Schiller fait des études dans des domaines variés mais il approfondit surtout l'histoire. Il compose une tragédie à partir de l'histoire des comtes Egmond et Hoorne qui, en 1568, furent décapités à Bruxelles au nom de la liberté. Il écrit une *Histoire de la Chute de l'Union des Pays-Bas* et une *Histoire de la Guerre de Trente Ans*. S'intéressant aussi à la philosophie, il étudie Kant : *La Critique de la*

Les piétistes s'adonnaient au prosélytisme personnel en renonçant au monde. Ils pratiquaient une vie religieuse tout intérieure, une pieuse vie de famille et observaient la célébration du dimanche. Rien d'étonnant donc que parmi les précurseurs des piétistes nous trouvions les noms d'hommes connus qui plaiderent toute leur vie pour un christianisme concret et plein de dévotion. Parmi eux on découvre Jacob Boehme, et Johannes Arndt, l'un des inspirateurs de Johan Valentin Andreae, l'auteur des Manifestes de la Rose-Croix.

C'est dans cet esprit et cette tradition que Philipp Jacob Spener publia son livre intitulé *Pia Desideria* (*Pieux Souhaits d'une Réforme de l'Eglise du Véritable Evangile*). Il y fait six propositions pour réformer l'Eglise :

- 1 faire étudier la Bible en profondeur par des prédicateurs et des laïcs,
- 2 créer une prêtrise chrétienne universelle (la « prêtrise générale des croyants »),
- 3 faire pratiquer le christianisme dans la vie et les actes,
- 4 remplacer les violentes attaques contre ceux qui n'ont pas les mêmes croyances par des rencontres amicales et pleines de bienveillance,
- 5 réorganiser les études théologiques universitaires en sorte de donner plus d'importance à la vie religieuse,
- 6 rendre les prédications accessibles et compréhensibles aux gens ordinaires.

Raison Pure (1781) ainsi que *La critique de la raison pratique* (1788). Dès sa jeunesse il croit que, du fait des circonstances, il est impossible de devenir un homme libre intérieurement. Il se pose cette question : Qui éduquera l'humanité ?

HARMONIE ET BEAUTÉ

«L'artiste existe pour conduire l'humanité à l'harmonie intérieure.» La beauté est l'un des principaux idéaux de Schiller qui trouve que les Grecs de l'époque classique en sont les maîtres. Ils possédaient cette harmonie...

Ses dernières œuvres, où il aborde la question des limites du savoir humain, témoignent de sa maturité. Il écrit de nombreuses pièces pour le théâtre, lequel est à ses yeux un puissant moyen de transmission des idées, il en attend la renaissance de la nation.

Dans *Theosophie des Julius*, publié pour la première fois dans le périodique *Thalia* dont il assure la parution, Schiller décrit une aventure tout intérieure sous forme d'un échange de lettres entre Julius (le jeune Schiller de vingt-six ans) et son maître spirituel (Rafaël de trois ans son aîné). Pour commencer, Julius se sent plein de fierté et de joie des nouvelles idées qui lui sont transmises. «Ces rochers, je les ai escaladés à tes côtés, et auprès de toi j'ai été attiré vers des perspectives sans mesure.» A peine Julius quitte Rafaël pour devenir intérieurement fort et atteindre la maturité que, ressentant doute et découragement, il s'écrie : «Qu'as-tu fait de moi, Rafaël ? Tu dis qu'en dehors de ma propre intelligence, je ne dois croire personne. Qu'il n'y a rien de plus sacré que la vérité. Que ce que l'intelligence voit est la vérité. Je t'ai obéi et j'ai renoncé à toutes les idées reçues. Tes leçons ont flatté mon orgueil. J'étais prisonnier. Je m'étais fixé dans un univers bourgeois... mais l'esprit libre et

plein d'aspiration — malheureusement en contradiction avec la nature — est intégré au mécanisme implacable du corps mortel, lié à ses piètres besoins, au joug de sa médiocre destinée, et ce dieu se consume dans le monde des formes... Je ne suis pas heureux. J'ai renoncé au courage et je doute de mes propres forces. Ecris-moi vite...»

Rafaël réagit en exigeant de Julius qu'il remédie à sa «maladie de l'âme» : faiblesse et doute. Il doit passer de l'enfance, où l'on a besoin d'être nourri par un maître, à l'âge adulte d'un citoyen du monde spirituel. «Tu dois supporter une maladie que tu peux seul guérir par tes propres forces afin de pouvoir résister à quelque rechute. Plus tu te sens abandonné, plus tu dois engager toutes tes forces pour te guérir...»

Dans sa réponse à Rafaël, Julius explique sa *Theosophie* laquelle consiste en cinq phases de croissance de l'âme qu'il expose en cinq chapitres. Au premier, intitulé *Le monde et l'être pensant*, il (Schiller) y traite du rapport entre la création et l'énergie divine originelle.

LE MONDE ET L'ÊTRE PENSANT

«L'univers est une pensée de Dieu... C'est l'appel à tous les êtres pensants, le premier signe à retrouver... Chercher l'unité de construction de l'ensemble, l'esprit derrière les apparences... Il ne demeure pour moi qu'une seule chose apparente dans la nature : l'homme pensant... Tout en moi et hors de moi se ramène à l'hiéroglyphe d'une énergie... Les lois de la nature constituent l'alphabet à l'aide duquel tous les esprits se comprennent dans l'esprit parfait... Harmonie, vérité, ordre, beauté et supériorité me donnent de la joie parce que ces qualités montrent qu'elles sont douées de raison, que les êtres conscients existent et me font présumer que je suis de leur famille.»

De la contemplation précise de la nature on tire des signes de la pérennité de la vie: «Chaque printemps qui vient me pose l'angoissante énigme de la mort et réfute mon angoissante inquiétude du sommeil éternel. L'hirondelle qui se cache en hiver et que nous voyons revivre au printemps, la chenille morte qui rajeunit sous forme d'un papillon virevoltant, donne une image frappante de notre immortalité... là où je découvre un corps, je suppose un esprit, là où je constate du mouvement, je suppose une pensée. Là où aucun mort n'est enseveli il n'y a pas de résurrection, me disent éternellement les œuvres d'une toute puissance qui m'enseigne l'existence d'un Dieu omniprésent.»

Le deuxième chapitre a pour titre: *Idee*. Dans le langage ordinaire, ce mot évoque une pensée, une inspiration subite. On s'adresse ainsi à notre monde intérieur. Le mot «idée» vient du grec «idea» signifiant une apparence ou une forme, concepts se référant au monde extérieur. Ces deux aspects sont liés. Ce que l'âme retient de l'extérieur, cependant, dépend de ses qualités intérieures. A l'inverse, ce qu'elle perçoit de beau et de noble, elle en fait sien et elle en est grandie.

IDÉE

«Tous les esprits sont attirés par la perfection... La contemplation de ce qui est beau, réel, supérieur est semblable à une prise de possession directe de ces qualités. L'état que nous éprouvons, nous y pénétrons. Au moment où nous y pensons, nous acquérons une vertu qui peut nous faire agir, nous découvrons une vérité et nous éprouvons une grande félicité. Nous devenons la chose même que nous éprouvons... Dès l'instant où nous nous en faisons une représentation, la perfection est nôtre...»

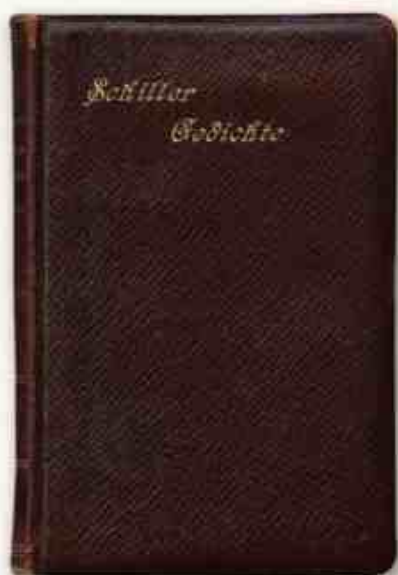
Nous avons la conception de la sagesse des êtres supérieurs, de leur bonté, de leur

rectitude, mais pas la compréhension de leur toute puissance. Pour décrire celle-ci, nous employons une image défec-tueuse parce que divisée en trois parties superposées: un néant, une volonté et une réalité. C'est violent et obscur: Dieu cria «Lumière», et la lumière fut. Si nous avions la conception réelle de cette toute puissance active, nous serions nous-même créateur comme lui... Chaque perfection que je perçois devient mienne et me donne de la joie... Chaque beauté, supériorité et jouissance que je crée à l'extérieur de moi, je la crée aussi en moi; si je néglige et détruis quelque chose, je me néglige et me détruis moi-même. Je désire un bonheur inconnu parce je le souhaite moi-même. Le désir d'un bonheur inconnu nous l'appelons affection, amour.»

Le troisième chapitre traite de «l'amour» et de «l'absolu». L'amour, ce qu'il y a de plus noble au monde, n'est qu'une ombre infime de l'absolu.

L'AMOUR

«L'amour est le phénomène le plus admirable de la création, de la vie, l'aimant le plus puissant du monde spirituel, la source de toute concentration et la vertu la plus sublime. L'amour est le reflet de la force originelle, l'attraction qu'exerce toute supériorité... Si j'ai de la haine, je me prive de quelque chose, si j'ai de l'amour, je m'enrichis de ce que j'aime. Pardonner est rentrer en possession d'une chose rejetée; la haine est un suicide prolongé; l'égoïsme, l'extrême misère d'un être créateur...» Schiller veut exprimer l'énergie cachée que recèle l'amour. L'amour est une force active, un dynamisme puissant, important. C'est pourquoi il y a compréhension et aisance entre des êtres qui sont semblables, qui sont sur le même plan. L'amour peut régner aussi entre êtres dissemblables mais en harmonie...»



«Avec complaisance, je revois mes expériences dans le miroir qui est tien, mais avec un désir passionné j'absorbe ce qui me manque... L'homme qui a la capacité de découvrir la beauté, la grandeur et la supériorité dans les choses grandes ou petites de la nature, et qui peut tirer la grandiose unité de leur multiplicité parvient, comme poète, à la divinité... La création entière afflue en sa personne. Si tous les hommes s'aimaient, chacun posséderait le monde... Je confesse franchement que je crois à la réalité de l'amour désintéressé.»

La recherche des caractéristiques de cet amour figure au quatrième chapitre, au quatrième stade de la progression intérieure qui culmine dans le sacrifice de l'aimé.

LE SACRIFICE

«On peut penser que le bonheur grandisse à la suite d'un sacrifice, que j'en reçoive un bonheur inconnu, même si ce sacrifice est celui de ma vie. L'histoire en donne des exemples, je sens clairement qu'il ne m'en coûterait rien de mourir

afin de sauver Rafaël... Comment le maintien de mon existence aurait-il un rapport avec l'enrichissement de mon être?... Cela représente peut-être le perfectionnement de l'âme humaine, un avantage à offrir à l'éternité, la phase si possible la plus noble de l'égoïsme, mais égoïsme et amour partagent l'humanité en deux genres dissemblables... L'égoïsme implique que le point central est en soi-même; l'amour met ce point central en dehors de soi-même, dans l'axe de l'éternité. L'amour aspire à l'unité, l'égoïsme à l'individualité... L'égoïsme sème pour récolter la reconnaissance, l'amour ne la recherche pas; l'amour donne, l'égoïsme prête... peu importe que l'intérêt échoie dans cette vie ou dans l'autre!

Cher Rafaël, suppose une vérité bienfaitrice pour le genre humain même après des siècles, et ajoute qu'on ne peut y croire qu'après la mort. Suppose un homme de génie embrassant tout d'un clair regard, un homme emporté par un flamboyant enthousiasme, possédant le don sublime d'un immense amour. S'il lui vient à l'esprit l'idéal parfait de cette puissante idée, il va adhérer au genre hu-

Schiller était extrêmement populaire et il y eut de nombreuses éditions de ses œuvres. Lithographie de 1913.

main idéal qu'il imagine. Il devient un corps dans lequel sa vie – oubliée et superflue – coule comme une goutte de sang et très rapidement il la sacrifiera au maintien de son idéal...»

Au cinquième chapitre, Julius voit le chemin à suivre pour pénétrer dans l'Unité, se fondre en Dieu, et comment l'homme peut accomplir ce devoir vital.

DIEU

« Toutes les activités harmonieuses qui procèdent de la substance divine sont, dans la nature, les reflets de cette substance mais à des degrés, des mesures et des niveaux innombrables. La nature est un Dieu divisé à l'infini. Comme dans un prisme un rayon de lumière blanche se reflète divisé en sept rayons de couleur différente, le « Moi » divin est divisé en de nombreuses substances « sensibles ». Comme les sept couleurs se fondent en un seul trait de lumière blanche, de l'union de toutes ces substances peut surgir un être divin... La force d'attraction sous-jacente des éléments fait naître la forme corporelle. La force d'attraction implicite des esprits « purs », se multipliant et s'intensifiant, finira par supprimer toute séparation ou (oserai-je le dire, Rafaël?) *fera naître* Dieu. L'amour est une force d'attraction de cette sorte. Donc l'amour, très cher Rafaël, est l'échelon à escalader pour devenir semblable à Dieu. L'amour est l'arcane bénéfique, la raison éternelle de l'inconstance des choses.»

« Quelle est la conclusion de tout ce qui précède ? Plantons la beauté et la joie et nous récolterons beauté et joie. Ayons des pensées limpides et nous aimerons ardemment. Soyons parfaits comme notre Père dans le ciel est parfait, dit le fondateur de notre foi. La faible humanité se réjouit à

l'écoute de ces commandements et c'est pourquoi il explique plus précisément : Aimez-vous les uns les autres... « Une seule vérité forme l'axe de toutes les religions et de tous les systèmes : *Approche-toi du Dieu que tu te représentes.* »

Citations d'après *Theosophie des Julius*, Frédéric Schiller, *Philosophische Briefe*, Deutsche Taschenbuch, Munich.



Le Triomphe
de la Gnose
universelle

*En vente pour la première fois
à la conférence d'Ussat
en septembre 2006*

LE TRIOMPHE DE LA GNOSE UNIVERSELLE

LE TRIOMPHE DE LA GNOSE UNIVERSELLE éclaire un moment crucial de l'histoire de la spiritualité moderne.

La première partie décrit la rencontre d'Antonin Gadal, Patriarche de la Fraternité des Cathares, avec Jan van Rijckenborgh et Catharose de Petri, dirigeants spirituels du Lectorium Rosicrucianum, ainsi que ses suites. Ce contact entre deux courants spirituels, Cathare et Rose-Croix, eut lieu au temps où la Gnose, la connaissance de Dieu que les Cathares gardaient et propageaient, se trouvait de nouveau transmise et manifestée, faisant ainsi référence à une prophétie émise au moment même où la Fraternité Cathare du Moyen Age fut anéantie au Château de Mont-Ségur, en Occitanie, le 16 mars 1244 :

Mais après sept cents ans le laurier refleurira.

La seconde partie comporte un florilège de textes inédits d'Antonin Gadal relatifs à ses recherches personnelles, de longues années durant, sur les sources de la Gnose et ses rejaillissements. Il y détermine sa profonde perception intérieure de la voie menant à la Perfection par l'expression symbolique : LE CHEMIN DU SAINT GRAAL.

Edition : IN DE PELIKAAN, Amsterdam

Distribution : ROZEKRUIS PERS, Haarlem

relié, 232p., avec illustrations colorées

ISBN 90 71608 18 2

€ 26.50



D'où partir si l'on veut arriver à un résultat sur le chemin du développement de la conscience ? Faut-il déconnecter son esprit critique ? Le bonheur de sa vie et le salut de son âme dépendent-ils d'un maître, d'une institution, d'une croyance ou de telle ou telle orientation suivis au hasard ?

Est-il possible que l'incitation à la recherche soit un trait de caractère acquit si fort qu'il subsiste tout au long du chemin parcouru par le chercheur ? Que ce soit une capacité qui fasse passer de la simple recherche à l'intuition pure, et qui, dans les moments critiques, veille à ce que l'on dise « oui », ou bien qui ne sache intérieurement pas s'il faut continuer sur le chemin entrepris ?

Ces questions n'ont pas cessé d'occuper les philosophes de tous les temps. Partis à la recherche de la vérité, ils ont profondément scruté les prétendues certitudes, disserté sur les forces que les hommes maîtrisent, sur la faible marge qu'il y a entre la « lutte pour l'existence » et le désir de l'âme. Ils ont décelé les pièges de la conscience inférieure, les nombreuses limitations rencontrées dans la nature, mais aussi les possibilités libératrices de l'âme. Car, souvent, ce que cherche le cerveau, c'est le cœur qui le trouve.

